

R
89

Nef des sorcières TNM

Ce spectacle de l'isolement des femmes propose l'homosexualité comme alternative à la domination sexuelle et pose l'homme comme ennemi principal.

Du côté des petites filles des femmes éditent

Deux contes pour enfants, **Rose Bombonne** et **Après le déluge** d'Adéla Turin et Nella Bosnia.

La lutte des classes en Chine

De la nécessité de tenir compte au Québec et au Canada des luttes du mouvement ouvrier international.

La chanson en question

Le chansonnier, un travailleur culturel exploité.

2.88
13

SO

LIG

TEX

CHI

IN

C-89
/5

sommaire

Numéro 16
Avril 1976

LIGNE OUVERTE 2

TEXTES A L'APPUI

La chanson en question par Yves Alix 10

CHRONIQUES

Entre le littéraire et le théâtral, des femmes
prises au piège par Thérèse Arbic 16

D'une nef à l'autre par Madeleine Gagnon 30

Une veillée au corps par Philippe Haeck 38

Le désir de l'Autre par Réjean Jacques 50

Du côté des petites filles, des femmes
éditent par Jocelyne Lefebvre 56

Avertissements pour télé-consommateurs
passifs par André Morf 66

A propos des classes sociales en Chine par
Céline Saint-Pierre 77

INFORMATIONS 87

ligne ouverte

Le 16 mars 1976

Chroniques

Le Collectif

a / s Céline Saint-Pierre

C.P. 747, Succursale N.

Montréal

Bonjour camarade(s),

J'ai lu avec grand intérêt ton article et celui de L.-M. Vacher portant sur la notion de besoin. Je suis également préoccupé à définir correctement cette notion dans une perspective plus particulière que la vôtre mais non opposée.

Pour te situer, je suis co-auteur de «Ecole et luttes de classes au Québec» et nous proposons aux enseignants de s'engager dans **une pédagogie de conscientisation**. Or par manque de temps, nous n'avons pas élaboré sur le sujet et comme l'appareil syndical a éparpillé l'équipe depuis, prétextant les négociations, nous n'avons pu par la suite poursuivre collectivement notre démarche...

Cependant j'ai personnellement, à mes rares moments de répit, poursuivi ma réflexion et mes recherches à ce sujet et je me suis heurté dans le développement de la notion de **pédagogie de conscientisation** à deux aspects principaux, l'un et l'autre étant dialectiquement rattachés, soit à la conception marxiste de l'homme et de son développement, soit à la notion de besoin.

J'aimerais bien participer au débat sur la notion de besoin mais j'avoue ne pas avoir beaucoup de disponibilité pour ce faire dans le contexte actuel des négociations.

Je me fais cependant obligation de vous référer à Lucien Sève qui a précisé, à mon avis, d'une façon fort intéressante la notion de besoin dans le chapitre 4 de **Marxisme et théorie de la personnalité** (Editions Sociales).

Par ailleurs, je trouverais pertinent que **Chroniques**, à cause des thèmes mêmes qu'il développe, précise sa conception de l'homme (singulier parce que dans son individualité concrète) et de son développement. En ce sens une critique de **Marxisme et théorie de la personnalité** pourrait en être et le prétexte et le départ.

Je suis convaincu, au-delà de mon intérêt personnel et militant, que cela alimentera bien des débats ou des réflexions chez vos lecteurs. Nous sommes toujours aux prises, à un moment ou l'autre, tant au plan théorique qu'au plan de la praxis, avec la conception bourgeoise de l'homme qu'on nous a inculquée. Cette conception idéaliste est enjôleuse pour quiconque n'y prend pas garde et nous fait douter parfois, malgré nous-mêmes, de ce que nous apprend le matérialisme historique et dialectique. Ce doute naît, je crois, d'une connaissance insuffisante de ce qu'est l'homme marxiste. Être sûr au plan économique c'est une chose, mais c'en est une autre au plan de l'homme-individu concret.

J'espère que les camarades du Collectif jugeront d'intérêt de lire Lucien Sève et d'y réagir. Je me trompe peut-être à son égard, et si tel était le cas, j'aimerais bien savoir pourquoi et qui consulter alors pour mieux comprendre qui est l'homme marxiste, cet homme nouveau qu'il nous faut réaliser en transformant révolutionnairement le système capitaliste.

Je vous salue, camarades, et vous encourage à poursuivre votre travail digne d'intérêt et nécessaire.

Guy Brouillette
Centrale d'Enseignement du Québec

paroles de femmes

«Pour contribuer à ce que les femmes prennent la parole et non plus l'hystérie. Pour que nous prenions notre part de désir et de révolution». (M. Gagnon, **Chroniques** vol. 1, no 6 / 7, p. 47).

Voilà le but, dans détours. Mais c'est là aussi le début. Le mien me fait chercher du côté de mes soeurs-amies-amantes, peut être un jour j'espère, un

lieu-réflexion où nos paroles, aux prises avec les rouages-de-l'impossible-impensable-les peurs-et l'ardent amour, peuvent trouver écho. Faire suite et dépassement aux mots inquiets de l'adolescence. Pour une féminisation du parler, de la lecture et des textes. Une écriture commune. Une écriture débordant le présent.

Est-ce que je sais bien où je commence? Est-ce que je sais où ça commence? Ici. A côté. Dans moi. Le plaisir de la compréhension (découverte) et le besoin qu'à moi se greffe un nous. Je devrais dire: l'urgence qu'à nous le moi se greffe.

Les mots peuvent dire ce qu'ils voient. Je voudrais parler des jours qui se font résonnance et de la rencontre émue des désirs qui circulent. Parler de la semaine. Du lit défait. Et du chemin refait sans cesse. Je gonfle dans votre jus, femmes qui écrivez les subtilités de notre histoire et le projet vivant d'une nouvelle rencontre des sexes. Qu'est-ce que j'apprends moi, de ma lecture de vous? Il n'y a pas de paradis perdu. Il n'y a pas de sexualité perdue. Il y a le présent handicapé / muni du passé. Est-ce l'Histoire qui nous blesse, le sexe des autres noué en misères répandues?

Nos corps se rencontrent, s'affrontent. Mais nos différences. Mais nos désirs communs. Mais ta soif et ma faim, se bousculent, s'apprivoisent et se scindent à nouveau. Il n'y a pas de paradis perdu mais un paradis inventé chez des corps atrophiés, démangés par leur sexe en croix contre les parois grises de leur érotique. Sur son trône le monstre sacré se sacré de nous. En quel paradis siège-t-il pour provoquer le suicide en «défendant la vie»?

En vérité l'amour et la magie font mauvais ménage. Et c'est la femme qui en souffrit le plus: «Elle est immobile. On ne lui demande rien, rien d'autre que la blancheur de ses bras aimables, rien que l'espace à nu de son cou qui vacille. Elle est muette, sans souffle ni regard. On achèterait son sourire. Pensive ou violente elle est image, abstraite et si belle qu'on se méprendra longtemps sur son langage».

Changer la vie. Naissance. Authenticité. Se représenter soi-même, en cette Ville Montréal qui m'obsède. Ville Carabine Mitraillée.

Mon texte, cent fois je le vire de bord. Et moi-même cent fois je m'arrête, bloquée par la peur que les mots ne résonnent. L'ambivalence: le désir et la peur entremêlés; la jouissance et la douleur côte à côte.

Nous devons défendre nous-mêmes nos ambiguïtés, nos contradictions, nos déséquilibres.

Mais nous devons opter pour la lucidité. Exercer notre habileté à nous écrire-décrire nous-mêmes toujours plus près de la vie.

Une écriture commune. Une écriture marquante. P.S. D'où l'importance de tes textes et livres, Madeleine. (Je repense au magnifique article paru dans **Le Devoir** du 10 Mai 1975).

Geneviève Letarte

qui sont les communistes?

Un peu en retard sur le numéro double 8/9 de septembre 1975, j'aimerais commenter l'article de Jean-Marc Piotte «Moscou ou Pékin» paru en pages 116 à 120. Naturellement il serait vain de vouloir commenter chaque affirmation, de souligner chacune de mes divergences, même mineures, avec le texte de JMP d'autant plus que pour le communiste (1) que je suis, ce texte fait montre d'une certaine ouverture d'esprit envers le socialisme réel édifié en URSS. Je m'en tiendrai seulement à ce que je considère l'essentiel bien qu'évidemment il serait fort intéressant de discuter d'autres points de l'article en question. Il va de soi aussi que je le ferai avec franchise sans m'embarrasser d'inutiles formules de politesse.

A la fin de l'article de J.-M.P., on peut lire: «Je rêve d'un parti communiste québécois et canadien qui ne serait

1- Dans le numéro 13 de janvier 76, dans son analyse par ailleurs assez juste du phénomène Choquette, J.-M.P. accole généreusement le qualificatif de communiste à ceux qui s'en réclament comme à ceux qui ne s'en réclament pas, sans égard à ce que chacun est réellement. Si on peut (et encore...), sur le plan personnel, utiliser de façon assez globale des termes comme militants, révolutionnaires, marxistes, on doit différencier très nettement sur le plan politique, les lignes antagonistes communistes, maoïste, trotskyste. Sinon, me semble-t-il, on risque fort d'être seulement à moitié compris. Quant à moi, communiste ne peut avoir qu'un seul sens: membre du Parti Communiste du Québec.

pas que le porte-parole de la ligne de Moscou ou de Pékin, d'un parti communiste qui pourrait se situer sur la scène internationale en se fondant sur les intérêts des peuples québécois et canadien et sur la nécessité de la révolution mondiale, bref d'un parti communiste qui serait relativement autonome face à la querelle sino-soviétique». Outre que ce rêve s'inspire ou du moins se rapproche des thèses révisionnistes sur le «marxisme national» et ne tient pas compte de l'unité dialectique de l'application des lois générales, objectives, du développement des sociétés aux conditions concrètes d'une société donnée, il me semble clair que le parti dont rêve J.-M.P. ne serait pas précisément... communiste!

A) Il serait malheureux qu'après avoir correctement analysé certaines causes de l'antisoviétisme et de l'anticommunisme dans certaines couches sociales du Québec, J.-M.P. lui-même tombe involontairement dans le même piège. Car quelle imagerie est plus souvent véhiculée, quel mensonge aussi souvent répété, quelle énormité plus souvent charriée que celle-ci que les communistes sont des agents infiltrateurs de Moscou, que les idées communistes sont importées de l'étranger (lire: de Moscou), que le Kremlin est un Vatican que les communistes suivent aveuglément. Tout cela pour cacher cette vérité fondamentale: c'est la lutte contre l'exploitation et les absurdités capitalistes qui a fait naître, dans tous les pays capitalistes, des partis communistes formés d'authentiques filles et fils de la classe ouvrière et du peuple, répondant aux attentes et aux espoirs du peuple, élaborant leur programme de lutte sur la base des besoins immédiats du peuple et des intérêts à long terme de la révolution socialiste. Cela ne nie pas, évidemment, le rôle historique de la première révolution socialiste dans l'histoire et de son influence immense sur la classe ouvrière et les peuples du monde entier. Affirmer, du moins sous-entendre que les communistes sont des perroquets de la ligne de Moscou, c'est ou bien se trouver encore sous la domination de l'idéologie bourgeoise ou bien ignorer totalement le processus de prise de décision dans un parti communiste. Les décisions sont prises au cours d'un processus complexe, comme tout ce qui est humain, au cours duquel chaque membre a la possibilité de s'exprimer sans avoir celle de nuire à l'unité du parti. Les programmes qui sourdent de ce processus (le centralisme démocratique en action) ne sont soumis à l'imprimatur d'aucune autorité extérieure, ni le Kremlin

ni aucune autre, bien que chaque parti communiste soit responsable de ses actes devant le mouvement communiste international. Toutefois les programmes ainsi élaborés sont soumis à une «autorité» réelle: la lutte des classes dans chaque pays donné.

Néanmoins, ce qui fonde la spécificité de tout parti communiste, ce n'est pas surtout son attachement à des valeurs nationales, c'est l'internationalisme prolétarien. Un parti n'est pas digne de s'appeler communiste s'il place sur le même pied le nationalisme, même bien compris, et l'internationalisme prolétarien. Si les deux sont unis dialectiquement, c'est la conscience des intérêts de la classe ouvrière internationale qui va, en définitive, faire la différence entre un parti ouvrier opportuniste et un parti communiste: «Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points: 1. Dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout le prolétariat. 2. Dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité» (Marx, Engels, **Manifeste du Parti communiste**, Ed. du Progrès, Moscou, 1973, p. 47). Or l'internationalisme prolétarien passe obligatoirement par un soutien ferme et actif au camp socialiste mondial, et en premier lieu à l'URSS. Car si dans un cas la classe ouvrière est toujours en lutte pour arracher le pouvoir à la bourgeoisie et que dans l'autre la classe ouvrière est déjà au pouvoir et a commencé d'édifier le socialisme et le communisme, **il s'agit de la même classe ouvrière internationale.**

C'est pourquoi il ne faut pas rêver, comme le fait J.-M. P., d'un parti communiste «autonome» mais d'un parti communiste fort, dirigeant les masses tout en apprenant d'elles.

B) Dans le cadre de l'article de J.-M.P., une des manifestations de l'«autonomie» dont il rêve serait le fait de ne pas prendre position dans ce qu'il appelle le conflit sino-soviétique. Or le conflit sino-soviétique n'est qu'une partie du problème. Bien sûr, il y a des différends entre l'Etat soviétique et l'Etat chinois, dus à la partie chinoise, mais la question est beaucoup plus vaste qu'un conflit entre deux Etats. Ce dont il s'agit en fait, c'est d'une tentative manquée, bien que toujours recommencée, par la direction chinoise de briser l'unité des forces anti-impérialistes et du mouvement commu-

niste international, de les faire dévier du marxisme-léninisme, de leur faire adopter une ligne aventuriste antimarxiste en jetant à la poubelle les documents des conférences de 1961 et 1969. Nous avons affaire à une lutte entre le marxisme-léninisme et le maoïsme, entre les partisans de la paix et les jongleurs de la guerre, entre le mouvement communiste mondial, au premier rang duquel le camp socialiste, et le mouvement maoïste, c'est-à-dire la Chine et l'Albanie.

Dans un tel affrontement, on ne demande pas à un révolutionnaire de faire montre d'une relative autonomie mais de déterminer au meilleur de ses connaissances, avec l'aide de ses camarades de combat, de quel bord se situent les meilleures chances du socialisme et de la paix, quel bord a développé créativement le marxisme-léninisme, quel bord défend en fait et non en mots les peuples du monde contre les menées criminelles de la bourgeoisie mondiale, des multinationales, des monopoles. Puis, loin de s'isoler dans l'autonomie, de prendre résolument parti.

Je ne veux pas entrer ici dans les détails des nombreuses trahisons maoïstes soit des lois générales du développement socialiste (dans les domaines de l'économie, de la légalité socialiste, etc.) soit des normes marxistes-léninistes de politique extérieure. Je mentionnerai seulement la dernière en lice: le soutien apporté par la Chine aux côtés de l'impérialisme américain, des mercenaires portugais et sud-africains, du Zaïre de Mobutu (un des assassins de Lumumba), aux bandes du FNLA et de l'UNITA contre le représentant légitime du peuple angolais, le MPLA. Nier cette réalité que le MPLA est le représentant légitime du peuple angolais alors que c'est lui seul qui a mené la lutte contre le colonialisme portugais depuis le début, c'est aussi le nier aux partis frères des nouveaux Etats indépendants de Guinée-Bissau et de Mozambique, c'est nuire au processus de décolonisation dans son ensemble. Tout cela par ailleurs n'étant pas contradictoire avec le soutien apporté depuis plusieurs années par la Chine au renforcement de l'OTAN en Europe capitaliste **quand on sait que les colonialistes portugais s'armaient via l'OTAN**. Malgré ses déclarations ronflantes du début des années 60 sur son soutien aux pays du Tiers-Monde, la Chine maoïste vient de donner un coup de poignard dans le dos au peuple angolais, à tous les peuples africains en lutte contre le colonialisme et le néo-colonialisme, aux peuples du monde entier.

Cette trahison à elle seule devrait suffire à quiconque pour rejeter toute idée d'autonomie. Et cette trahison n'est ni la seule ni la dernière. La direction chinoise a quitté le terrain sûr du marxisme-léninisme. Elle l'a remplacé par le maoïsme qui n'est ni une adaptation asiatique du marxisme-léninisme ni une continuation du marxisme-léninisme mais sa négation. Il n'est plus possible de savoir désormais où elle s'arrêtera.

En conclusion, je voudrais réaffirmer les deux points qui sont la base de mon commentaire sur l'article de J.-M.P. : 1. les communistes québécois sont bien enracinés dans le terroir québécois sans pour autant renier leur devoir fondamental d'internationalisme prolétarien ; 2. un révolutionnaire ne se tient pas à l'écart des grands affrontements idéologiques, ne joue pas à l'autruche, au contraire!

Guy Desautels

à travers le québec

Notre collectif de production étant composé d'enseignants à Montréal les chroniques rendent surtout compte de l'activité culturelle de la métropole. Nous aimerions changer cette situation en formant une équipe de correspondant(e)s venant des principales régions du Québec. Ces correspondant(e)s auraient à fournir au moins une information par deux mois et à susciter dans leur milieu la production de textes pour les trois rubriques suivantes: débat(s), entretien, textes à l'appui. Si vous êtes intéressé(e) à couvrir les activités culturelles de votre région envoyez-nous un ou des textes; ces textes et ceux à venir seront publiés dans la mesure où ils suivent la ligne idéologique de nos éditoriaux.

Il dépend donc de vous que **Chroniques** ne reflète pas uniquement le milieu montréalais.

Ph. H / pour le collectif

la chanson en question

Après la mise en évidence de la chanson comme phénomène économique par les représentants de l'industrie du disque et des spectacles (c.f. «Chantaoût») un mouvement se fait jour actuellement dans le secteur artisanal — déjà amorcé par la «Relève-Québec» en 1974 — pour faire apparaître la chanson comme un phénomène d'expression et de création populaire.

La réunion du premier mars dernier a permis de jeter les bases d'une «Association des Boîtes de la Relève» qui comprendrait 30 à 50 unités y compris les salles comme le «Patriote» (Montréal et Ste-Agathe), la «Butte à Mathieu» et le «Vieux Clocher» de Magog.

Un comité provisoire est chargé d'étudier les modalités d'association ainsi que diverses propositions: demande de subventions pour le fonctionnement des boîtes (entretien, loyer, salaire des responsables), pour un local et une équipe d'animateurs à temps complet, journal de coordination, festival annuel, etc.

Sans consultation des milieux intéressés, le Ministère des Affaires Culturelles a établi un programme de subventions (frais de déplacements, cachets) des chansonniers de la Relève (la «réserve» comme ils disent). Ce projet — qui ne résout pas les problèmes de financement des boîtes — impose de plus un contrôle du ministère sur leurs activités, par le choix des artistes subventionnés.

L'alliance au sein de l'Association des boîtes à chansons ainsi que des salles comme le «Patriote» crée un rapport de force favorable vis-à-vis du ministère, mais risque d'être un obstacle à l'élaboration en commun d'une politique culturelle progressiste.

Les propositions du comité seront soumises au «Congrès de la Jeune Chanson Québécoise» (16, 17, 18 avril). On verra alors se dégager les rapports de force entre les différentes tendances («nationaleuse», contre-culture, gauche de la «Revêche»...), ainsi qu'entre l'Association et le ministère.

Les responsables de boîtes, les chansonniers et toutes les personnes concernées par la pratique de la chanson sont invités à cette rencontre (pour information, consulter les journaux ou contacter Jean Marcoux au 845-8765).

Le texte qui suit est un document de préparation au congrès.

j'almerais chanson faite à mon pied, c'est de pure commodité de dire l'enfant du peuple

Ne nécessitant pas d'autre instrument que le matériel humain (intellect, cordes vocales, système auditif), la chanson de diffusion orale est la forme d'expression la plus démocratique qui soit.

C'est une forme vivante, susceptible de transformations multiples, lieu de luttes idéologiques (ex: chansons expurgées par le clergé, ou détournées par les travailleurs pour populariser leurs luttes). Elle se propage cependant assez lentement. Sa reproduction sous une forme codifiée (feuille de musique) a représenté un premier progrès dans la diffusion.

Avec l'avènement de la technologie d'enregistrement et de reproduction, la chanson a trouvé un support matériel — objet manufacturé —, qui lui permet une diffusion rapide, mais qui l'inscrit dans une forme figée.

La chanson ainsi matérialisée (disque, cassette) est devenue — dans l'économie capitaliste — une marchandise, c'est-à-dire un objet produit principalement en tant que valeur d'échange, secondairement en

tant que valeur d'usage (dans la mesure où celle-ci garantit la valeur d'échange).

**«Sous le familier, découvrez l'insolite
Sous le quotidien décelez l'inexpliquable
Puisse toute chose dite habituelle vous inquiéter
Dans la règle découvrez l'abus. Et partout où
L'abus s'est montré, trouvez le remède.»**

(Bertold Brecht)

Le chansonnier est un travailleur culturel dans un domaine où la sécurité d'emploi n'existe pas. Sa situation de concurrence directe sur le marché ainsi que son statut social d'artisan le prédispose à un comportement individualiste.

A la différence des autres travailleurs qui — à travers les luttes sociales — mettent à jour un projet de changement collectif de leurs conditions de travail et d'existence, lui n'envisage ce changement que d'une manière individuelle.

Il considère sa misère matérielle comme une fatalité, un mal inhérent à la condition d'«artiste» (mythe de la bohème) qui aurait pour contrepartie le prestige conféré à cette profession et l'espoir de s'élever dans l'échelle sociale à la faveur du «succès».

Il connaît mal le processus réel de sa pratique de création et de représentation («magie de l'art»). Alors que le travail de groupe (linguistes, musicologues, sociologues, psychologues, économistes et autres spécialistes) est de mise dans les secteurs de conditionnement culturel (mass-média, publicité, enseignement...), le chansonnier travaille encore avec les mêmes instruments que son ancêtre médiéval: inspiration poétique, clichés et illusions communes.

Et comme l'inspiration tombe du ciel — gratuitement — il trouve normal que le travail de création (enquêtes, recherche scientifique, synthèse, travail formel) ne soit pas rémunéré en tant que tel, mais que son produit puisse être exploité comme marchandise. La valeur d'échange d'un produit culturel dépend de critères techniques, subjectifs et idéologiques. Elle est garantie en outre par la notion d'originalité, ce qui amène l'artiste — au niveau de l'industrie — à protéger ses chansons comme des secrets industriels. S'il se soucie des données qualitatives et quantitatives du public auquel il s'adresse (cf. marketing), il ignore souvent de quelle couche sociale (pas forcément celle à laquelle il appartient) il véhicule — en dernière analyse — les intérêts et l'idéologie.

«Que sont donc ces temps où parler des arbres est presque un crime puisque c'est faire silence sur tant de forfaits!» (B. Brecht)

L'art est difficile, mais la CRITIQUE l'est encore plus, car elle demande — outre des concepts et des méthodes d'analyse scientifique — des connaissances plus vastes que celles qui ont présidé à la création de l'objet analysé. Les critiques de spectacles — dénués pour la plupart de formation adéquate — sont les parents pauvres de la critique. Ils produisent des analyses superficielles et subjectives: l'aspect formel du spectacle est présenté de façon anecdotique. Et lorsqu'ils abordent le contenu, c'est généralement à l'aide de concepts formels (ex: «quétaïne», «progressif», «commercial...») qui ont précisément pour fonction de masquer l'idéologie inhérente au produit. En matière de critique, il n'existe pas d'objectivité, toute analyse étant relative aux critères idéologiques d'une classe sociale déterminée.

La «Chantaoût» — l'industrie - La «Relève»

Le festival de la «Chantaoût» (1975) suscité par l'industrie de la chanson a permis à celle-ci de se rationaliser: par la coordination des différents organismes oeuvrant dans ce secteur, l'inventaire de la matière première de la «Relève» et la promotion publicitaire en vue de l'ouverture sur le marché européen. Il s'agissait également — au niveau de l'Etat — d'obtenir la reconnaissance de cette industrie comme secteur à part entière de l'économie ainsi que sa protection face à la concurrence des monopoles étrangers. Quant au secteur artisanal des «Boîtes de la Relève», lieu de formation des chansonniers et de création culturelle, il n'a eu d'égard qu'en tant que producteur (bénévole) des futures «Vedettes», et non pas à titre de service public. Le réseau de la «Relève» en tant que tel n'intéresse pas l'industrie: il ne produit pas de plus-value. Dans le système marchand, il n'est pas rentable, il est même majoritairement déficitaire. IL IMPORTE:

- de préserver et de développer ce réseau en exigeant de l'Etat qu'il couvre les dépenses de fonctionnement et en veillant à ce que les boîtes restent sous un contrôle populaire (public, animateurs, artistes);
- de sortir de la marginalité et de la catégorie «amateur» pour offrir un autre choix de spectacles que celui proposé par l'industrie (tributaire des «impératifs de rentabilité» et de l'idéologie de classe des producteurs);
- d'effectuer un travail d'animation des boîtes qui

permette au public d'être autre chose qu'un spectateur massif et anonyme ou un spectateur manipulé (ex: débats, expositions, contacts avec le mouvement ouvrier et les organismes populaires, avec le milieu scolaire).

- Au niveau des chansonniers.

Passer de la concurrence à la solidarité en analysant le statut social ainsi que la pratique de création et de représentation d'un point de vue collectif. Développer la critique — contre les tendances réactionnaires et sexistes — contre l'«Art pour l'Art» et l'«Art-reflet de la société». Pour un travail de questionnement et d'exploration du réel. Déchirer les enveloppes idéologiques pour mettre à jour les contradictions sociales. Populariser les formes, les contenus nouveaux et progressistes.

«La vie du peuple est toujours une mine de matériaux pour la littérature et l'art, matériaux à l'état naturel, non travaillés, mais qui sont en revanche ce qu'il y a de plus vivant, de plus riche, d'essentiel. Dans ce sens elle fait pâlir n'importe quelle littérature, n'importe quel art, dont elle est d'ailleurs la source unique, inépuisable... La vie reflétée dans les oeuvres littéraires et artistiques peut et doit toutefois être plus relevée, plus intense, plus condensée, plus typique, plus proche de l'idéal et, partant, d'un caractère plus universel que la réalité quotidienne.» (Mao Tsé-toung)

Yves Alix

sur le théâtre

entre le littéraire et le théâtral, des femmes prises au piège

un spectacle collectif de femmes

La Nef des sorcières, spectacle de constat de la condition féminine, décrit l'oppression, l'aliénation et la frustration des femmes à travers plusieurs types féminins: une actrice, une ouvrière, une écrivain, une femme à l'âge de la ménopause, une fille et Marcelle, une lesbienne. Des textes de femmes uniquement, joués par des actrices, qui racontent des siècles de frustrations. Le Théâtre s'emplit de leurs gémissements, de leurs lamentations, de leurs regrets, de leurs solitudes, chaque femme, face à elle-même, enveloppée, distante, isolée dans sa propre solitude. Aucun contact, aucun lien ne s'établissent entre elles, aucune appartenance de classe ne les situe, un spectacle de la femme solitaire et qui renvoie le spectateur à la solitude.

Le décor, moderne et stylisé, est froid et impersonnel. Seule une partie infime de la scène, avec sa table de maquillage, son chandelier à trois branches, accessoires de théâtre, rappelle au spectateur la réalité principale du spectacle: la représentation théâtrale et littéraire de la condition féminine.

une actrice à la recherche de son moi



La première image de femme représente une actrice hantée et emprisonnée par les personnages qui l'ont rendue célèbre. Ces personnages ont dressé un écran entre elle et le monde extérieur et conditionnent ses comportements sociaux et personnels. Les rôles multiples qu'elle a incarnés, ces images diversifiées qu'elle a dû projeter d'elle-même, brouillent son individualité propre et la contraignent à un retour sur elle-même et sur son passé.

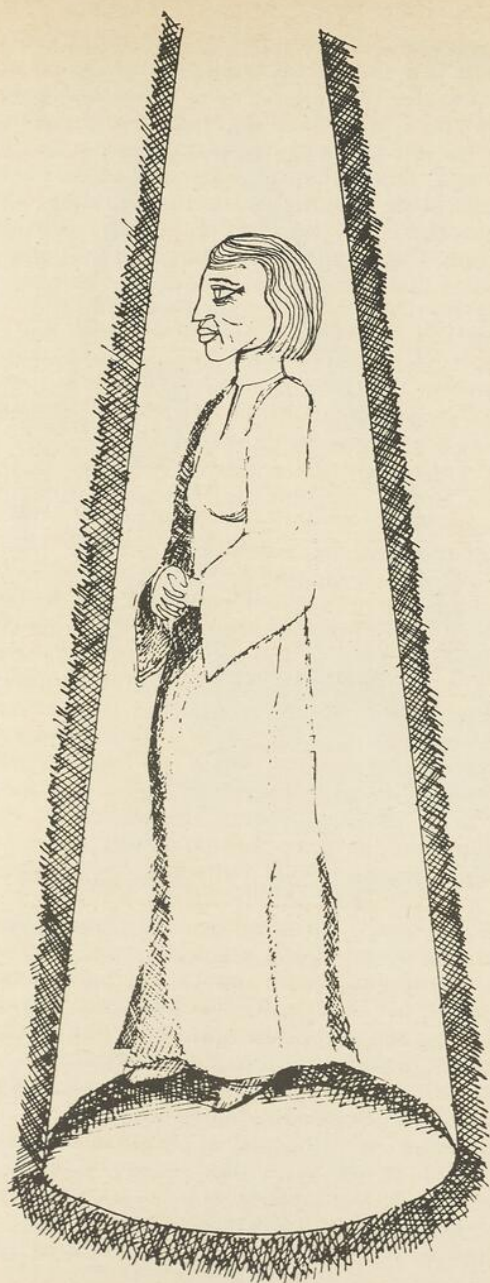
Cette représentation de l'actrice célèbre entretient cependant, dans l'esprit du spectateur une image mythique: la femme méconnue et incomprise. A aucun moment, cette représentation ne rend compte de la conception théâtrale sous-jacente à cette image mythique qui exige de l'actrice l'identification totale

au personnage, son abandon à la pensée de l'auteur et aux exigences des metteurs en scène et qui exclut toute participation active et critique de la part de l'actrice. Elle n'explique pas davantage les liens entre la dépersonnalisation de l'actrice et les exigences actuelles du métier : la poursuite aveugle d'une réussite sociale personnelle, soumise aux lois de la compétition, ne coïncide pas toujours avec les désirs d'approfondissement, de connaissance de soi et de libération individuelle que poursuit l'actrice-personnage.

Un fossé sépare l'accomplissement d'une tâche sociale collective et le plaisir personnel, c'est-à-dire la satisfaction qui devrait l'accompagner. Seule une redéfinition de la fonction d'acteur à l'intérieur d'une nouvelle structure sociale pourrait le combler. Actuellement, le comédien est victime d'une mythologie qui le fige dans une fonction devenue aliénante. Situer le problème de l'acteur au niveau d'une dichotomie entre sa vie publique et sa vie personnelle ce n'est que constater les effets d'ordre psychologique qu'entraînent les conditions actuelles de son travail. Il est à se demander si au fond de son « moi » intime l'actrice trouvera, pour elle et ses camarades-actrices, dans ce cul-de-sac, les solutions favorisant l'exercice libre et dynamique de son métier?

la ménopause

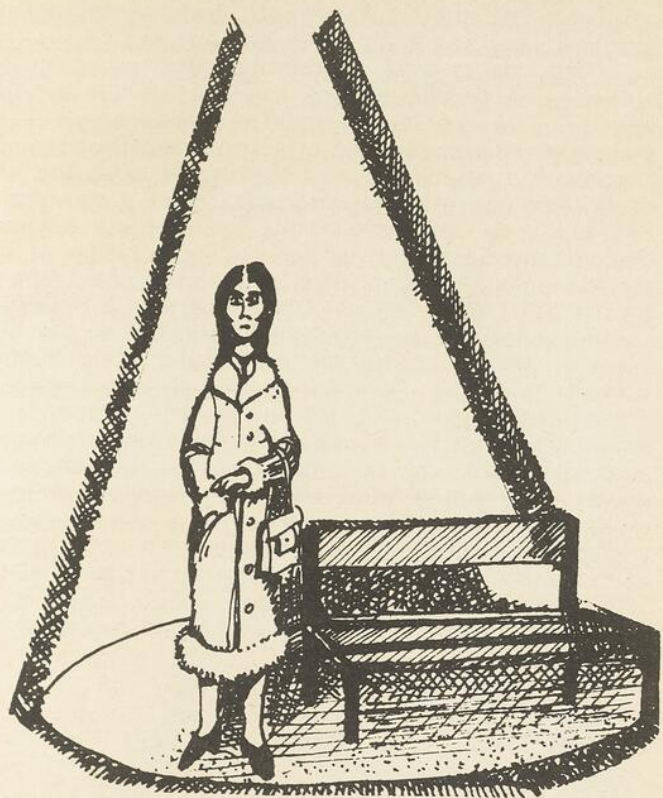
Drapée dans un voile de dignité, la deuxième image de femme que nous propose le spectacle est âgée de 55 ans. Elle célèbre, ce soir-là, son anniversaire. Un long monologue nous fait revivre la jeunesse et la période active de cette grande "dame" vieillissante figée dans son désespoir. Le texte poétique nous entraîne dans un univers nostalgique, d'un manque à être, qui tente de dépeindre la "femme éternelle". Debout, les mains jointes, elle projette l'image de la femme-mère, sage et digne, qui a dû supporter courageusement, sans jamais en dévier, son rôle de femme soumise et forte. Incarné dans une grande bourgeoise, par un texte poétique et une conception théâtrale qui relève de la tragédie grecque, le thème de la ménopause nous révèle la cruauté de cette mise au rancart de toute femme vieillissante.



Cependant, (c'est sans doute attribuable à la pudeur que le thème a suscité chez les auteurs du spectacle), le texte camoufle le rejet par la société de toute femme ayant dépassé sa période de productivité. La dignité du texte et du jeu de l'actrice, endossée par la dignité du personnage, rend acceptable ce rejet social. Les cris de désespoir et de révolte que cette injustice commande sont étouffés par la dignité, seule attitude jugée acceptable. C'est sans doute parce qu'ils gênent l'ordre social que les désirs de la femme vieillissante sont refoulés derrière cet écran de respectabilité.

Par son parti-pris textuel et théâtral, par l'incarnation du thème dans un personnage «respectable» socialement, le spectacle endosse et reconduit les préjugés ainsi que la solitude de la femme vieillissante. Les causes sociales ne sont jamais indiquées. Rien ne permet d'identifier les rapports de force. Le spectateur ne peut donc entrevoir des moyens de lutte pour modifier cette situation. L'homme, posé comme l'ennemi principal hors de tout contexte, ne peut être vaincu que par un rapport de force que la femme se doit de gagner par la ruse. Une légende à la fin du monologue à propos d'un roi puissant, qui assiégeait une ville, situe le spectateur dans le rapport de force proposé par le texte. Les femmes de la ville, devant la gravité de la situation, allèrent toutes ensemble trouver l'ennemi et par la ruse elles obtinrent de quitter la ville emportant, chacune sur son dos, un trésor, ce trésor s'avérant être un homme. Le texte se termine par ces mots: "Les temps sont venus». A nous de conclure, désormais l'on devra compter avec la force des femmes. Mais dans quelle perspective? Pour s'affronter à l'homme ou pour s'unir à lui afin de combattre nos ennemis communs? Encore faudrait-il s'entendre sur l'identification de l'ennemi commun. Dans cette légende, les femmes viennent à conclure un pacte avec l'ennemi, le roi puissant et, par la ruse, à sauver les hommes de la ville. Elles ont ainsi prouvé que désormais l'on devra compter avec elles. Mais en s'unissant aux hommes, peut-être auraient-elles réussi à libérer la ville assiégée par cet autre ennemi, le roi?

l'échantillon



Le texte suivant nous parle de l'ouvrière, de son exploitation comme ouvrière, de son aliénation comme femme. La mise en situation du personnage comme travailleuse dans une manufacture, nous fait revivre cette double oppression. L'ouvrière nous raconte sa vie, ses espoirs et ses désillusions comme amoureuse. Elle nous parle de sa situation d'exploitée, doublement humiliée par les patrons. Ses rapports avec les ouvrières dans l'usine, rapports de compétition, suscitent chez elle un désir de respectabilité qu'elle ne peut réaliser qu'au prix d'efforts constants. Ses loisirs sont sacrifiés au temps supplémentaire qu'elle doit faire pour s'acheter un terrain et s'habiller convenablement afin de projeter d'elle-même une image florissante.

Le personnage est simple, le texte tient compte des intérêts prioritairement économiste de l'ouvrière qui n'a pas encore atteint un niveau de conscience collective. Ses intérêts immédiats : devenir propriétaire, impressionner ses compagnes et s'en sortir.

Pendant, cette description détaillée, si juste soit-elle, ne permet aucune ouverture réelle sur les conditions de vie et les moyens d'en sortir des ouvrières, malgré certaines allusions à la solidarité. Se pose ici l'approche naturaliste au théâtre, c'est-à-dire la description pure et simple de l'exploitation. A ce niveau, l'ensemble du spectacle nivelle les rapports sociaux d'exploitation par son parti-pris d'énumération et de cloisonnement de toutes les situations possibles reliées à l'aliénation de la femme. On se surprend à réfléchir, comme spectateur, aux rapports qui auraient pu s'établir entre la grande bourgeoise de 55 ans et la femme ouvrière de 40 ans. En quels termes leurs oppressions communes auraient-elles pu se définir ? A l'âge de la ménopause l'ouvrière aura-t-elle le loisir de se pencher nostalgiquement sur son passé ou les impératifs de survie éteindront-ils chez elle toute velléité d'apitoiement sur son sort ? Dans ce corps à corps avec la société, l'homme peut-il être posé, pour l'ouvrière, comme l'ennemi principal ? Quelles sont ses priorités de lutte ? Jamais, à aucun moment de la soirée, le spectacle ne situe la question féminine dans cette perspective.

la fille

Si à vingt ans une jeune fille a voulu profiter de la vie, être aimée, être belle et désirable, séduire tous les hommes, comme une droguée à qui il en a fallu toujours plus, elle se retrouvera fatalement chez elle, un samedi soir, seule avec son tricot. Sa frénésie d'amour et de séduction l'aura entraînée dans une vie "dite facile" et elle deviendra, ironie du sort, femme vieillissante, seule et méprisée de tous. On lui accolera des noms comme "femme facile" ou "prostituée" selon qu'elle en aura fait un métier ou non. Ces étiquettes elle les doit à l'incapacité où elle s'est trouvée de se "caser" à vingt ans malgré les efforts qu'elle a déployés pour rendre agréable la vie de ses nombreux amants. Aucun d'entre eux ne semble avoir été touché par toutes ses astuces

pour évincer les autres femmes et se tailler une place enviable dans la course aux maris.

Ce texte jette un regard ironique sur le comportement des femmes prises dans l'engrenage des rapports de séduction et qui échouent dans leur poursuite du bonheur. Le personnage, sans avoir l'air de s'apitoyer sur son sort, réfléchit sur son passé sans prendre conscience de sa condition marginale. La réalité angoissante du texte, présenté avec humour, se limite à la compréhension que possède le personnage de sa situation. La comédienne découvre même son corps nu

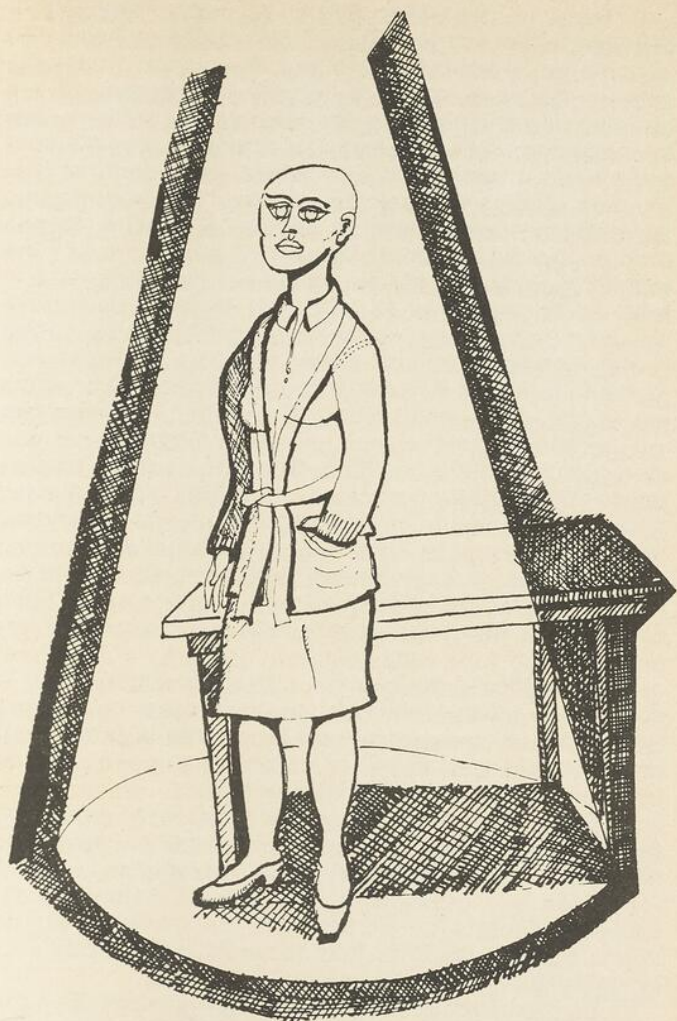


de femme mûre abandonnant au public le soin de juger de ses perspectives d'avenir. L'importance que l'amour a pris dans sa vie, la débandade sexuelle reliée au désir de séduction que caricature le texte, pose le problème de la femme dans la perspective sociale reliant son épanouissement à l'institution du mariage. Si, à vingt ans, une jeune fille perd le sens de ses intérêts à long terme, c'est-à-dire trouver un mari qui lui assure un statut de respectabilité, elle risque la solitude et les étiquettes humiliantes.

Malgré les moments de détente provoqués par le ton humoristique du texte, le spectateur entrevoit mal comment il pourrait en être autrement. Le texte nous présente une fille prête à tout pour se faire payer de petites compensations: le restaurant, le cinéma, les fins de semaine dans le nord, à Cape Cod ou à Atlantic City etc. Cette attitude, aux yeux de la morale collective actuelle, comporte des risques que le personnage se doit d'assumer. Même l'ironie du texte ne réussit pas complètement à écarter le jugement moral réprobateur relié au "libertinage" surtout quand il s'agit d'une femme. Puisque la société assigne encore aux femmes le rôle de mère et d'épouse fidèle, la réputation de celles qui s'en éloignent est forcément ternie. Ce texte s'inscrit à l'intérieur de la problématique familiale traditionnelle par son parti pris de description et de constat fidèle d'un aspect de la vie des femmes. Le texte se termine d'ailleurs sur une note ambiguë: "La fille de 16 ans qui est encore chez ses parents...qui a bien hâte, d'avoir un appartement...pis un gars dans sa vie...à toutes ces femmes-là, à toutes ces filles-là, j'pense à soir...en parlant des gars...j'pense à elles pour la première fois." Est-ce l'éternel recommencement qu'elle annonce ou l'espoir d'une solidarité nouvelle entre les femmes?

marcelle I et marcelle II, la lesbienne

Marcelle I désire les femmes. Elle aime Lise et les autres comme on aime un homme ou des hommes, de cet amour passif, qui attend, qui s'impatiente, qui s'expaspère et se lamente. Elle aime dans son incapacité d'amour, à force de haïr, de se haïr. A bout de résistance, elle s'abandonne pour se ressaisir aussitôt. Elle aime dans la jalousie, dans la possession, dans la



destruction. Elle aime désespérément, de cet amour impossible, romantique, irréel. Elle aime l'Amour. Elle se déchire et déchire les autres, elle domine et veut être dominée. Thèmes vieux comme le monde sous un visage nouveau. L'homme et la femme, remplacés par deux femmes, dans la haine de l'homme, le rejet de l'homme mais une relation vécue dans la même méfiance, le même esprit compétitif. Qui vaincra l'autre?

Dans la deuxième partie du texte, Marcelle II découvre enfin son vrai visage. Elle révèle sa haine des femmes en remontant à l'image de sa mère "servante aplatie, humiliée dans ce monde d'hommes où les femmes ne sont rien que des lavettes décoratives, des éponges compréhensives et douloureuses, des pleureuses au coeur sensible." Elle refuse de s'identifier aux femmes. Elle se sent rejetée, exclue. "le monde tourne sans elle et contre elle et la conduit à la haine de son propre sexe, à la haine d'elle-même." Mais un jour "une femme posa sa tête sur son épaule et sa main glisse le long de son sein" et le corps de Marcelle "est ravi, charmé. Deux choses semblables serrées l'une contre l'autre, une espèce d'égalité très rassurante." Enfin, elle se sent "totalement libre de poursuivre son désir, sans jeu social de la séduction". Pour elle, "chaque fois qu'une femme couche avec une autre femme, c'est une merveilleuse gifle qu'on lance à la tête de notre monde pourri. Un magnifique acte de subversion". Elle crie: "On n'a pas besoin de vous autres, vous entendez? Regardez-nous jouir toutes seules, l'une de l'autre." "Chaque fois qu'une femme couche avec une autre femme, elle affirme l'amour de son propre sexe, donc d'elle-même. Miette par miette, elle reconquiert l'amour propre qu'on lui a volé."

Révélations troublantes faites d'exclusion de la domination mâle. L'antagonisme des sexes ne peut se terminer qu'avec la libération sexuelle de la femme qui reprendra possession de son corps dans une relation de tendresse sans désirs de domination.

Cette perspective réduit cependant la libération sexuelle collective des femmes comme celle des hommes à un accommodement personnel face à l'angoisse que provoquent les rapports hétérosexuels actuels, rapports de domination, de compétition, de même que les rapports homosexuels qui reproduisent ceux du couple homme-femme.

La proclamation de Marcelle, sur la subversion par les rapports sexuels entre femmes, fascine puisqu'elle ébranle, dans une certaine mesure, les tabous sexuels de notre société.

Mais la remise en question du rapport de domination homme-femme ne saurait engendrer un acte de subversion collective par le rejet pur et simple de l'hétérosexualité, comme le prétendent les féministes radicales, par exemple. Cette attitude extrémiste fait abstraction de la réalité concrète des rapports sexuels

dominants.

Par ailleurs, en isolant la question de la libération sexuelle de la femme de son contexte historique, hors des mouvements de libération collective des femmes, le spectacle la ramène dans une perspective individualiste. Il ne permet pas au spectateur de comprendre les rapports de domination, homosexuels aussi bien qu'hétérosexuels, autrement que comme des problèmes individuels nécessitant une libération individuelle ce qui nous resitue dans le courant de la contre-culture.

L'acte de subversion qu'accomplirait toute femme en faisant l'amour avec une autre femme ne peut systématiquement déboucher sur un acte de subversion collective dans la mesure où il refuse d'analyser la nature et les causes réelles des rapports de domination, reliées à la structure familiale et à la propriété privée. (1)

Par ailleurs, poser la question de la libération sexuelle comme prioritaire, c'est nier les inégalités sociales des femmes. Pour les ouvrières la lutte prioritaire demeurera, tant que leur classe sociale ne sera pas au pouvoir, une lutte pour l'obtention de meilleures conditions de travail et un salaire convenable pour assurer leur survie. Ignorer cet aspect de la question c'est réserver la libération de la femme à la bourgeoisie et petite bourgeoisie.

Il ne s'agit pas de nier l'importance de la double oppression des femmes et de la lutte à mener pour la libération sexuelle et pour une meilleure répartition des tâches domestiques. Mais la question de la libération des femmes doit être située dans une perspective globale de libération collective tout en tenant compte des luttes prioritaires de la majorité des femmes que l'on retrouve dans les couches populaires.

l'écrivain

Ce long monologue de la femme écrivain termine le spectacle. Assise sur un triangle, la comédienne parle, parle, parle. Mais le texte ne nous atteint guère. Il est question de chaleur, de maternité, d'écriture dans un style littéraire et abstrait qui convient davantage à la

1- Lire F. Engels: L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat.



littérature qu'au théâtre. J'ai le texte en main, je vous en cite des passages: "Une femme appuie savamment sur son crayon. Mais elle n'écrit pas de poème d'amour. Elle dessine des ventres plats. Des vulves totales. Elle change l'ordre des mots. Elle détonne par en dedans, le crayon mou. (...) je ne veux rien remettre à demain. Cette nuit, je me rencontre. Je fais les comptes. Je veux faire fondre tous les fonds de teint. Où et comment suis-je en train de me déplacer? Par rapport à moi. Par rapport aux autres. Je choisis la nuit pour parler au grand jour. entre le fictif et le réel. A quelle fiction me donner quand de toute manière celle-ci me précède toujours? Je suis une proie de fiction...etc." Elle termine: "Carousel. Je tourne en rond dans mon trou de femme. J'apprends, j'apprends. Je parle"

Pendant la représentation, j'avais l'impression de regarder un enfant jouer dans son carré de sable, chacun de ses gestes avait pour lui une importance qui

m'échappait. Je le regardais, j'entendais son murmure mais je ne me sentais nullement concernée.

conclusion

La représentation de la **Nef des sorcières** soulève les questions suivantes: "Quelle fin se proposait la représentation?" Cette fin vue à travers quels intérêts? Dans quelle mesure le spectacle a-t-il servi les intérêts des spectatrices? Nous avons assisté à des performances d'actrices, que le public applaudissait plus ou moins chaleureusement selon l'habileté de chacune à faire passer un texte, nous avons entendu des textes poétiques et littéraires plus ou moins accessibles, mais où en étions-nous acteurs, auteurs et spectateurs sur la question de la libération de la femme, après la représentation?

Malgré certains passages intéressants **La Nef Des Sorcières**, dans l'ensemble, perpétue l'image de l'isolement des femmes, propose l'homosexualité comme alternative à la domination sexuelle mâle et pose l'homme comme ennemi principal. Cependant, lors de la première, le mot de la fin fut de remercier le directeur du Théâtre du Nouveau Monde de son aide, de sa collaboration, grâce auxquelles le spectacle fut rendu possible. Cette convention des soirs de première ne fut même pas remise en question et indique la confusion idéologique des organisatrices du spectacle. Merci, monsieur le directeur, de leur avoir permis de s'exprimer!

Thérèse Arbic

d'une nef à l'autre

Je ne suis, voyez-vous, ni de parole économique ou politique, ces deux champs bien sûr me déterminent, me traversent, et les luttes de classes qui s'y mènent sont miennes tout à fait, jusqu'à vouloir / inscrire mes paroles — corps et désirs et luttes de femmes — en eux : au travers, au-dessus, en dessous, jusqu'à les éclater pour qu'ils me parlent, eux aussi, autrement. Je suis de paroles poétiques. Née dans le blanc, dans les marges, de l'écriture de l'autre, la mienne jamais ne sera plus blancheur — absence, ou manque, ou différence — mais ROUGE : rouge des autres champs qui circulent et de mon propre champ (l'oppression spécifique des femmes) et de nos propres chants (de victoires prolétariennes) et de mon propre sang.

((«Le poète qui n'apprend rien aux autres écrivains n'apprend rien à personne» (Walter Benjamin) ni aux leaders, ni aux avant-gardes, ni à l'armée de ses frères et soeurs en lutte, ni à lui (elle)-même. Le poète, c'est d'abord aux autres poètes qu'il(elle) apprend. A cette seule condition, apprendra-t-il(elle) aux autres : leaders, avant-gardes, armée de ses soeurs et frères en lutte. Mais tous ces autres me parlent et leur efficacité, comme la mienne, dépend d'abord qu'ils s'adressent, et apprennent, et transforment leurs mêmes : un politique qui n'apprend rien aux autres politiques n'apprend rien à personne ; un(e) ouvrier(ère) qui n'apprend rien aux autres ouvriers(ères) n'apprend rien à personne. Et ainsi de suite pour nous tous(toutes) concernés(es) par les

apprentissages, c'est-à-dire par les révolutions spécifiques.)

Ces divers apprentissages garantis (et les preuves ne seront toujours que de l'ordre de la pratique, de l'efficacité d'actions, des victoires remportées, des échecs compris), le plus merveilleux c'est que nous pouvons nous parler d'un champ à l'autre, d'un chant à l'autre, d'un SANG. Le plus merveilleux c'est que le poète, initie cette transférance de champ. Qu'il la détermine. Qu'il l'ordonne. Qu'il l'éclate en tous sens et dans toutes les complexités de savoir et d'action que le choc des rapports posés entre tous les modes de discours que ces champs supportent PERMET. Puisque le langage (désirs, paroles, écritures) qui fonde tout discours est le matériau même sur lequel il(elle) travaille.

(Parfois d'un champ à l'autre, les chocs sont agressions. L'un ou l'autre, l'une ou l'autre, se voit alors renvoyer dans les blancs. Interdit(tes) de paroles. Comme si parfois certains répétaient, enfonçaient le long silence qui si longtemps nous plaça (nous Femmes à travers tous modes de production; nous de mode de production esclavagiste-raciste; nous de mode de production capitaliste, ouvriers exploités, ouvrières surexploitées; nous de tous les modes de production sexistes) dans les marges de l'histoire. Comme en cette **Journée Internationale des femmes** organisée le 6 mars par une coalition des groupes marxistes-léninistes, où des femmes tentaient de soulever les questions concernant leur oppression spécifique et que de partout, comme en échos orchestrés, **raisonnaient** les propos économiques et politiques sur les luttes de la classe ouvrière. Jusqu'à nier que l'idéologie phallocrate / patriarcale peut affecter tout aussi profondément le bourgeois, les leaders, les avant-gardes, les ouvriers en lutte. Aussi profondément mais de façon différente. L'un possède pouvoirs économiques et politiques pour les y assurer; les autres utilisant la phallocratie patriarcale comme entraves ou résistances aux changements révolutionnaires. Ces résistances étant essentiellement pour tous: possessions, contrôles, assujettissements des corps, des désirs, des puissances, des paroles de toutes les femmes. Sous des formes diverses que nous ne pouvons plus cesser de parler. Plus faciles à déceler et plus faciles à combattre politiquement, ce sont les plus visibles, les plus marquées concrètement: meurtres, viols, boucheries des avortements clandest-

tins, répression médicale. Ces formes affectant davantage les femmes prolétaires elles sont tout de même, aussi, exercées par des hommes de cette classe. Moins visibles, mais non moins essentielles à percer sont bien d'autres formes qui se jouent dans des sexualités et des institutions moins bruyantes, insidieusement, par à coups subtils et parfois savants: Exclusion des femmes d'une sexualité libre de partage. Exclusion de la discursivité.)

Journée Internationale des Femmes



**OUVRIÈRES, TRAVAILLEUSES, MÉNAGÈRES,
Luttons contre les solutions bourgeoises
à la crise!**

Ouvrières, travailleuses, ménagères, depuis 1910, la Journée Internationale des femmes est une occasion importante pour renforcer la lutte des ouvrières et des femmes du peuple contre le pouvoir bourgeois et la répression dans le monde. Ouvriers, travailleurs, cette journée c'est aussi pour nous une occasion de renforcer la lutte commune des hommes et des femmes du peuple et de la classe ouvrière contre les solutions bourgeoises à la crise du capitalisme et d'appuyer les revendications particulières des femmes. Luttons contre les solutions bourgeoises à la crise. Luttons pour le socialisme, seule voie de libération des femmes.

Soyons nombreux à la fête du 6 mars!

Garderie Gratuite 350 est Boucher
(1 rue au nord de Laurier
coin St-Denis)

ATELIERS (2h. p.m.)

Il y aura des ateliers sur Les femmes dans les luttes ouvrières et dans les luttes du peuple, des ateliers sur Les femmes dans les pays socialistes et dans le Tiers-Monde.

Dans ces ateliers on présentera entre autres, les films Shanghai au jour le jour, Le Sel de la Terre, un vidéo sur les femmes de Thetford.

SOIREE CULTURELLE (8h. p.m.)

Au cours de cette soirée, on entendra les chants du groupe Chante Camarade!, des discours de femmes en lutte, on verra un pièce du Théâtre d'la Shop.

Cette soirée se terminera par une partie récréative: Danse, Bière.
Pour renseignements supplémentaires:

***Samedi le 6 mars 1976 *Entrée gratuite**

***LIEU: Ecole Emile Nelligan 4750 Henri Julien
(COIN VILLENEUVE) (SORTIE MÉTRO LAURIER)**

(Mais pourquoi alors, en cette journée dédiée à la lutte des femmes, pourquoi ces silences sur la lutte spécifique des femmes? Pourquoi ce silence encore sur le long silence des femmes? pourquoi ce silence imposé à celle(s) isolée(s) qui tentèrent d'y sortir des marges et d'éclater, en ce jour dédié aux débats, chaque lutte (chaque pratique, chaque théorie) par l'autre? D'éclater, par la circulation des paroles solidaires, l'étanchéité de ces champs, jusqu'à relier dans chaque théorie, chaque pratique, tous les rapports économiques, politiques, idéologiques de la lutte des femmes et de la lutte des classes. Mais pour relier, encore faut-il connaître la spécificité de chacune des contradictions inhérentes à ces luttes. Et jusqu'ici les femmes, dans leurs luttes, ont très peu parlé les leurs. Peut-être faudra-t-il attendre longtemps encore pour que d'un champ à l'autre, d'un chant à l'autre, nous nous parlions concrètement? D'un sang à l'autre)?

Je ne suis, voyez-vous, ni de parole économique, ou politique, ni de parole d'homme, mais traversée par leurs idéologies, par leurs luttes; mais plus profondément encore, d'autres paroles, d'autres luttes m'habitent: «Cette fois, la poche s'est rompue, la tête est passée, la femme rouge a crié. Il faut maintenant qu'elle apprenne à se dire, à se signifier» (Claire Lejeune, «L'écriture et l'Irréférence» (1). Tous les silences ne sont pas mortels. La levée de certains apporte aux paroles qui suivent des sens insoupçonnés jusque là dans ce qui précédait. Paroles de l'IRREFERENCE. De ce qui ne se réfère plus à rien de connu (défini, décrit, conceptualisé) dans les discours de l'autre. Paroles qui des deux côtés effraient. De celui qui profère à celui qui reçoit. Mais ce qui **résiste** pour l'homme dans de multiples manifestations de violence — y compris chez celui qui s'allie aux luttes des classes opprimées — **insiste** aussi pour la femme — y compris chez elle qui relie à ces luttes ses paroles nouvelles. Pour lui **violence** aux corps et aux paroles. Pour elle **peur** ce corps et de paroles.

((«Mais l'intelligence des silences de l'Autre, c'est la longue histoire de la passion des femmes. La puissance de Je, c'est l'intelligence des silences de l'Autre. La première lecture qu'un Je féminin peut faire de soi en l'Autre, c'est le comble de l'effroi. Et l'effroi des hommes, c'est l'objet même de la terreur des femmes. Il n'y a pas au fond d'elles-mêmes de pire peur

1- A paraître dans **Les Cahiers internationaux du symbolisme.**

que la peur de faire peur. Ce qui est à perdre par les filles, c'est cette peur de faire peur, ce terrible besoin maternel de rassurer l'homme; peur de s'ouvrir, de se livrer parole de la concavité dans un monde que les hommes ont structuré à l'image de leur convexité» (Cl. Lejeune). Ce qui effraie ne provient donc pas toujours du **sens** de nos paroles et des liens qui les relie aux luttes (de classes, de femmes) mais bien plutôt de la **peur** des hommes à les entendre du seul fait qu'elles soient ainsi formulées par nous. Ça n'est pas non plus à nous taire (encore) que cette peur disparaîtra, mais plutôt à continuer de les dire plus nombreuses, plus complexes. Ainsi que mieux articulées aux luttes, dont principalement à la lutte contre l'exploitation de la classe ouvrière par la bourgeoisie monopoliste d'Etat; mais les dire davantage implique aussi que ces mises en rapport soient pensées, décrites, définies avec (et à partir de), surtout, nos paroles de femmes. Effrayée(s) toutes, tous, d'une telle condition, certains(es) choisissent le champ des retraits, des replis, des silences (ou surdités, les deux doigts sur les oreilles), des paroles de hargne. Je choisis le SANG des nouvelles écritures qui ne sont plus dans les marges ou sous les blancs.))

«Le poète qui n'apprend rien aux autres écrivains n'a pas l'intelligence des silences de l'Autre».

(W. Benjamin et Cl. Lejeune)

Je ne veux plus de paroles de hargne ou de solitude. Exclure la parole des femmes et la spécificité de leurs luttes c'est ça la loi fondamentale de la phallogocratie («Résoudre les contradictions différentes par des méthodes différentes est un principe que les marxistes-léninistes doivent rigoureusement observer», Mao, **De la Contradiction**). Mais discours tout aussi phallogocrate et viril que celui qui sort la lutte des femmes de toutes les luttes spécifiques et concrètes qui nous sollicitent, hommes et femmes: lutte contre l'exploitation de la classe ouvrière, luttes démocratiques des femmes pour des garderies populaires ou pour l'avortement libre et gratuit, luttes syndicales qui mettent de l'avant les revendications féminines. Ainsi ce discours des radicales féministes, actuellement en expansion au Québec et qui répète ce que les mouvements féministes européens et américains avaient éprouvé il y a une dizaine d'années — ce que l'on avait peut-être cru naïvement éviter ici: exclusion des conditions historiques (économiques et politiques) de notre oppression

spécifique («il est bien évident que le rapport sexuel ne peut être dissocié de l'économie générale dans laquelle il a lieu, et que penser le moindre intérêt des femmes pour le social en termes de préoccupations trop exclusivement sexuelles — forcément «asociales» (?) — c'est oublier à quel point les modalités du rapport sexuel sont déterminées par la société, et aussi bien ce qu'elles y perpétuent, y entraînent.» Luce Irigaray, **Speculum** p. 150). Exclusion aussi de la moitié du monde — nos frères, fils, pères, amants — des luttes et reproduction exacte du même discours mâle que l'on dénonce.

C'est ce que par exemple, la **Nef des Sorcières** nous donne présentement à voir comme spectacle (au TNM). A voir, dans une re-présentation qui consacre l'occulocentrisme de la phallocratie: Ce qui(se) voit et (se)décrit comme objet de vérité; ce qui s'abstrait des conditions concrètes et historiques de lutte; ce qui s'extrait de la dialectique des champs, des chants, des sangs, en d'infinis monologues linéaires; ce qui extrait encore et toujours l'Autre de sa parole pour ainsi perpétuer la logique du même et de l'Autre qui nous plaça, nous femmes comme Autres, dans les blancs ou les marges de leurs discours. Ce qui, loin de se constituer parole de l'irréfrence, se **réfère** à ce qui constitue depuis toujours la base des rapports d'intersexualité: l'exclusion d'un sexe par l'autre. Que cette exclusion s'inverse pour que le féminin désormais domine le masculin et la question de l'inégalité des rapports ainsi que de la reconnaissance mutuelle des différences demeure entière; on n'aura fait alors que renverser l'ordre des choses, dans un jeu de bascule opérant par mimétisme (des modèles historiques imposés), on n'aura fait que reproduire à l'envers la logique binaire du même (se parlant) et de l'autre (exclus). Renversement mais non pas transformation.

Dans cette re-présentation théâtrale d'un féminisme de l'exclusion, il y a, bien sûr, toute une conception de la sexualité qui se joue sans se dire: sexualité du même, ou homo-sexualité, oeuvrant toujours dans les dichotomies de l'un et de son contraire exclus. Que des femmes maintenant se définissent entre elles, dans l'exclusivité d'un rapport homo-sexuel n'est que le calque du discours occidental mâle sur la sexualité: narcissisme dans le rapport au même et relation d'objet dans le rapport à l'autre (exclus). Quelle fétichisation remplacerait alors celle de la phallocratie homosexuelle mâle? Quel signifiant se substituerait au phallus? Dans la



la nef des sorcières

logique du même, il est à prévoir que la même référence ne s'y délogerait pas mais serait re-doublée, supportée cette fois par l'autre jusque là différente, la femme. Retrait ou régrès par rapport à ce que le féminisme actuel est en train de creuser: non plus homosexualité ou sexualité du même (et de l'autre exclus) mais bisexualité: sexualité où la reconnaissance et l'acceptation des différences sont les conditions de la fin de la guerre des sexes et de la solidarité entre les sexes (jamais éprouvée, jamais connue jusqu'ici).

Ce féminisme du même (de la pensée mâle à l'envers) n'effraie donc personne. Ces je de femmes sont loin d'une subjectivité nouvelle de l'irréférence: fémi-

nisme d'objet et de valeurs phalocrates introjectées, tout au plus objets de révoltes et d'insoumission et premières paroles officielles de femmes en colère avec lesquelles il nous faut aussi compter dans la grande aventure de critique amoureuse que plusieurs, ici, ont entreprise. (Le journaliste de **La Presse** ne s'était donc pas trompé qui qualifiait de «viriles» ces sorcières et leurs paroles l'avaient si peu dérangé dans ses habitudes qu'il ne tarissait pas d'éloges à leur endroit (voir l'article de J.P. Brousseau, «Virilité des «sorcières»», **La Presse**, mercredi 10 mars 1976). Mais les vraies sorcières, elles, dérangèrent tellement que quelque huit millions furent exécutées en l'espace de deux siècles (voir à ce sujet, **La Sorcière** de Michelet et la toute nouvelle revue **Les Sorcières**, revue bimestrielle dirigée par Xavière Gauthier, éditions Albatros, 14 rue de l'Armorique, Paris 15: au premier numéro sur «la nourriture», participaient, entre autres: Xavière Gauthier, Hélène Cixous, Annie Leclerc, Noëlle Châtelet, Marguerite Duras).

Ecritures rouges des autres champs qui circulent (lutte des classes) et de mon propre champ (l'oppression spécifique des femmes) et de nos propres chants (de victoires prolétariennes) et de nos propres SANGS (paroles et corps des femmes). Luttés dites et menées autrement parce que nous y sommes. Nous voulons refaire l'histoire AUTREMENT.

Madeleine Gagnon

«C'est de ne pas oser délirer qu'on devient fou!»

(Claire Lejeune, «L'écriture et l'Irréférence»)

«Le premier antagonisme de classe qui parut dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans la monogamie, et la première oppression de classe avec celle du sexe féminin par le sexe masculin.»

(Engels, **Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat.**)

une veillée au corps

Action de veiller un malade, un mort; nuit passée à le veiller.

Veiller. 1. Rester volontairement éveillé pendant le temps habituellement consacré au sommeil. 2. Etre de garde; être en éveil, vigilant. 3. Rester la nuit auprès d'un malade pour s'occuper de lui, auprès d'un mort. 4. Veiller à quelque chose: y faire grande attention et s'en occuper activement. 5. Veiller sur quelqu'un: prêter grande attention à ce qu'il fait, à ce qui lui arrive (pour intervenir au besoin).

blanche forcée

Neuvième roman de Victor-Lévy Beaulieu. Un couple: Job J Jobin et Blanche. Un narrateur: Job J Jobin qui essaie de revivre par l'écriture les trois années qu'il a vécues avec Blanche (de la petite tente bleue devant le Rocher de Percez à la chambre mauve de la petite maison de Mattavinie). Job J Jobin est un océanologue: il prépare un documentaire sur les baleines pour la télévision américaine; Blanche a travaillé chez un disquaire à Joliette, elle aime la musique sacrée de Buxtehude (1637-1707), elle aime lire et entendre Job J lui raconter des histoires. Job J Jobin aime parler de «la

souveraineté du corps»: son pénis est alerte (étymologie: à l'(h)erte, loc. adv. «sur ses gardes», it. all'erta «sur la hauteur», cri militaire pour appeler à guetter, de erto «escarpé», du lat. erigere «dresser»). Blanche est inquiète, elle ne comprend pas ce que lui dit Job J: elle voudrait savoir ce qu'il veut dire mais il se contente de lui dire qu'il l'aime et que c'est tout ce qui compte. Et il y a les morts: Charles, le père de Blanche, qui se saoulait parfois, qui mettait sa main sur le ventre de sa petite fille, qui l'a sans doute violée (à moins que ce soit une invention de Blanche; je rappelle la remarque de Freud: les hystériques qui racontaient avoir été violées par leur père ne l'avaient pas été, c'était elles qui rêvaient de séduire leur père: ça c'est une histoire de Freud, l'histoire d'un homme); le grand-père Job J qui aimait les chevaux et la mer. L'histoire de Job J et de Blanche commence par une fête des corps sous une tente et elle finit par le suicide de Blanche que Job J accusait de raconter des histoires, de ne pas dire la vérité.

victor-lévy beaulieu

Ce n'est pas seulement un romancier; c'est aussi un critique qui malgré quelques accès de préciosité: gentillesses pour mieux cacher ses crocs, ne mâche pas ses mots. «Depuis qu'on sait que le grand capitalisme anonyme ne peut être un projet, mais qu'une croissance qui se jouit, l'artiste est en crise. Cela tient peut-être au fait que la civilisation que nous vivons est la première qui n'existe qu'en fonction de la répétition. (...) Face à cela, l'artiste ne sait pas comment réagir, par crainte de perdre sa propre individualité, ce qu'il appelle son autonomie. Il ne sait pas encore que ça n'existe tout simplement pas cet individualisme dont il se réclame (**Le Devoir**, 7 février 1976, p. 13).» «Et si la fiction est symbolique de quelque chose, force nous serait d'admettre que nous avons l'imaginaire douteux et, à bien des égards, absolument malade. Je dirais même que depuis quelques années, il y a une nette régression, que jamais notre fiction nationale a été aussi mal en point et aussi décadente. (...) Jamais les livres n'ont été aussi mauvais. Je ne parle même pas de leur écriture, en état avancé de délinquance. Je parle de ce qu'ils véhiculent, je parle de la fiction qui s'y trouve, et qu'on

peut classer en deux catégories: les oeuvres s'inspirant des avatars du formalisme, sèches même dans leurs mots, et les autres qui ne s'inspirent de rien (...) Mais on a surtout une vision désuète de l'artiste, comme si on ignorait que le génie, s'il existe, n'est rien de plus que le gonflement du collectif. Comme si on ignorait aussi ce qu'une oeuvre demande de temps, de travail, d'acharnement, de curiosité. Trop de créateurs québécois vivent comme emmurés en eux-mêmes, sans pensée aucune, attelés qu'à leurs petits ouvrages, dans une méconnaissance quasi affligeante de ce qu'il y a eu avant eux et de ce qu'il faudrait pourtant assimiler et prolonger si l'on veut vraiment, par l'art, se donner des sens (**Le Devoir**, 14 février 1976, p. 15).» «(...) un vieux mythe issu de Hegel et qui veut qu'on puisse partager le réel et l'imaginaire alors qu'on sait depuis un bon petit bout de temps que tout est fiction, que tout est idée, et que le réel est par définition même ce qui ne peut être posé, ni même identifié, encore moins pratiqué (**Le Devoir**, 21 février 1976, p. 14)». «La fiction actuelle me fait penser souvent à ce cultivateur qui, par entêtement, continuerait à labourer avec ses boeufs tout en voulant faire de la grande culture (**Le Devoir**, 28 février 1976, p. 13.)» (1)

le discours de Job J

«C'est que j'ai jamais été malocoeureux pour ma vie, tenant à pas grand-chose, ressemblant si tellement au grand-père Job J, sans histoire, sans intrigue nouée, au petit bonheur sa chance, dans l'aura apaisante des grandes juments tavelées et des ponts de vaisseaux écumants, avec quelques repaires simples puisque l'important est ailleurs, dans la souveraineté de son corps, dans la vie musclée (p. 88).» Job J a remplacé les juments par les femmes et les ponts de vaisseaux par les livres de marins. Il dit encore: «Je désire juste et à peine mon morceau de gâteau, c'est-à-dire la jouissance de ma vie (p. 137).» Job J est un bon reflet des intellectuels petits-bourgeois actuels qui sont presque tous des philosophes du plaisir (de leur plaisir). Job J parle comme le psychanalyste à la mode: «ce qui compte vraiment, c'est l'espace qu'il y a entre les paroles (p. 167)», comme le petit-bourgeois égoïste: «Pour avoir la

paix, je me suis donc mis à lui mentir (...) Je disais à Blanche: «je suis bien avec toi, c'est seulement ça qui compte. Tout devrait pouvoir passer par toi.» (p. 144)»; tout ce comportement peut se résumer dans cette phrase de Job J: «J'essaie pauvrement de sauver les meubles (p. 153)».

Job J est agacé par le comportement angoissé de Blanche: «Moi j'ai peur de rien, il n'y a pas de crainte à comprendre qu'on est dans la dérive (p. 13)», «l'important est ailleurs, dans la souveraineté de son corps, dans la vie musclée. Comment dire ça à Blanche dans l'exigence où elle se trouve de se donner un sens, dans le risque où elle se trouve d'être impuissante à y arriver (p. 88)». Job J en bon petit-bourgeois avoue vite son impuissance à trouver un sens au monde: c'est pourquoi il lit des récits impersonnels de voyageurs qui lui donnent l'impression que le paysage est immobile («Je me souviens d'avoir dit à Blanche quelque chose sur le paysage, sur la pérennité du paysage, dans sa répétition annulant le mouvement qu'il peut y avoir dans le monde et tuant aussi toute originalité du soi.» p. 130), c'est pourquoi il aime la dérive (on sait que «**la dérive est par elle-même la fin de la critique**»: J.-Fr. Lyotard, **Dérive à partir de Marx et Freud**, p. 15): surtout la dérive sexuelle où il n'y a que «la vie musclée», que le mouvement des muscles, que le sentiment d'avoir un corps pour jouir de la nature (le corps refoule l'histoire): aussi Job J à la question de Blanche «crois-tu que ça va durer?» ne peut que répondre «bien non Blanche, tu sais bien qu'avec moi rien dure (p. 26)». Job J pour être plus exact devrait dire: Blanche il y a deux choses pour moi qui durent: l'instant qui est fait pour la jouissance, le paysage qui ne change pas. Comprends bien Blanche que du moment que tu rentreras pas dans **mon** paysage, dans **mon** instant, on s'en ira chacun de son côté.

le discours de blanche

Blanche n'arrête pas de demander à Job J «A quoi penses-tu?»: alors il lui raconte des histoires pour la calmer, pour l'empêcher de penser. C'est ainsi qu'on élève les petites filles en leur cachant la pensée qu'on a du monde: elles ne seraient pas capables de comprendre! A moins que ce soit une façon de cacher qu'on ne

pense pas, qu'on est incapable de critique: seulement capable de raconter des histoires qu'on a entendu raconter par des grands-pères ou des vieux capitaines (des histoires d'hommes, de chefs de famille ou de bateau). «Blanche qui est comme un petit oiseau contre moi, tellement fragile et incertain que je me tourne vers lui et l'embrasse et passe mes mains sur son corps. Il faut pas que le fil casse maintenant, ni la ruse que je lui fais par ce conte et auquel elle est comme suspendue, dans cette grande nécessité où elle se trouve de m'entendre, comme si l'acte d'amour pouvait plus qu'être verbal, comme si la jouissance et l'éclatement du corps de Blanche par la jouissance pouvait plus que passer maniaquement dans le discours (p. 84)». Passage riche d'enseignement. Blanche n'est qu'une oreille tendue: elle n'a pas la parole; et quand elle l'a c'est parce que Job J veut la forcer à raconter sa vie passée et comme elle n'a à raconter que des histoires de viol, il se met en colère, lui dit qu'elle ment, et Blanche bonne fille croit qu'elle ment, qu'elle est folle, qu'elle n'est pas capable de dire la vérité. Job J est un bon psychanalyste: il dit sa vérité à celle qui ne peut la dire; sa vérité: «Et Blanche qui est incapable de me dire la vérité sur son sexe essaie vainement de me tromper en faisant aller fort sa main, et je ressens aucun plaisir (p. 202)». La vérité de Job J c'est qu'il refuse à Blanche sa vérité à elle; il n'y a de place que pour sa vérité à lui, que pour son pénis-plaisir-parole: elle, elle n'a qu'à entretenir son plaisir (la femme ne fait qu'entretenir: la maison, le mari, la supériorité du mari). Job J n'arrête pas de dire «Pauvre Blanche»: comprenez: pauvre cruche incapable de comprendre la vie, de savoir la vérité de la vie. Et Blanche dit: «je t'aime tellement Job J! C'est sans doute ça qui est pas correct, toute pleine de toi, et si vide à cause de toi (p. 58.)» Blanche dit juste: je t'aime follement Job J, j'ai un amour violent de toi, toute moi voudrait tout t'embrasser, je n'ai pas pour toi un amour de raison, je te veux tout à moi, je n'ai que toi, je suis jalouse: je ne sais pas comme toi manier le discours qui met le plaisir en petits morceaux, quand je t'aime c'est toute ma vie qui aime (Job J c'est tout le contraire: «J'ai jamais été un homme d'amitié. Quand que j'aime j'aime trop pour m'y confiner. J'ai jamais été un homme d'amour non plus et pour les mêmes raisons (p. 128).»), je suis si pleine de tes pénis, de tes paroles que c'en est pas correct, je ne sais plus qui je suis, je ne sais plus parler, je ne l'ai jamais su, avant toi il y avait mon

père, ma mère qui me parlaient, moi j'écoutais, je recevais, puis entre toi et eux il y a eu la musique, la musique de Dietrich Buxtehude («Dans ses oeuvres vocales (cantates, concerts vocaux, airs), Buxtehude fait preuve d'un subjectivisme et d'un don de l'effusion sans exemple à son époque en Allemagne, mêlée à un don visionnaire puissant (R. Goldron, **Splendeur de la musique baroque**, p. 102).»), écouter Buxtehude pour moi c'est être envahie, caressée comme quand mon père mettait sa grande main sur mon ventre, comprends-tu pourquoi maintenant je te demande Job J de mettre ta main sur mon ventre. Mais Job J ne peut comprendre parce que son corps n'est pas tout entier comme celui de Blanche; Job J ne connaissait pas la musique comme la connaissaient Blanche et sa mère: un homme ne connaît pas la musique comme la connaissent les femmes parce qu'un homme n'a pas d'oreilles — il n'a que des paroles-pénis-pouvoirs — parce qu'une femme a été élevée pour n'être qu'oreilles: «Faut que je dise qu'avant Blanche, je m'étais jamais intéressé à la musique, que je connaissais pas Bach, ni Buxtehude, ni Nettleau, ni Guérin — comme une petite oreille casquée! Maintenant c'est différent d'il y a trois ans, ce qui fait que je puis comprendre ce qui se passe dans la grosse église des Trois-Pistoles, et ces larmes et ces frissonnements (p. 76).» Blanche a appris la musique à Job J et lui il a pris la musique comme un plaisir supplémentaire, ça lui fait plaisir de faire l'amour en entendant du Buxtehude car il a compris que la musique rend plus souples les corps, les rend en fête: la musique au service de son oeil-pénis. Job J se sert de la musique, Blanche devient la musique, est la musique: là est la différence sexuelle. Blanche donne, Job J prend: «Il y avait que Blanche, que son corps en brisaille, que la fermeté de son corps s'ouvrant pour moi et me redonnant mon propre corps, cette puissance de mon propre corps (p. 37).» Et Blanche qui n'arrête pas de donner sans jamais recevoir se sent de trop: «me viennent que des flux de mots blancs. Je peux rien contre ça Job J. Je voudrais pas te mentir mais je sens bien que je suis de trop. Que je te retarde. Mais comment t'expliquer ça (p. 116)?» Blanche n'arrive pas à s'expliquer — comment le pourrait-elle: Job J est sans oreilles, ne parle que sa sagesse, que sa violence — : «tu me connais bien mal Job J. Tu m'as toujours prise pour quelqu'un d'autre, sans rapport avec moi. Je pense que je suis rien que folle. Le CatuLLe LasaLLe prétendait

Victor-Lévy Beaulieu
Blanche forcée
récit



vlb éditeur

aussi que j'étais folle (p. 175).»

Blanche forcée à dire ce que les hommes qui la violent disent d'elle: qu'elle est folle. Folle parce qu'ils ne la comprennent pas, parce qu'ils ne comprennent pas qu'elle ne comprenne pas ce qu'ils disent être la vérité. Blanche qu'ils prennent de force, ils n'ont pas de temps à perdre à écouter une folle: «j'ai dit à Blanche: «c'est assez,c'est assez... comprends-tu?» Elle a voulu

ramener le drap sur elle mais je l'ai pas laissé faire. Dès qu'elle s'est mise à crier, j'ai posé ma main contre sa bouche et me suis jeté sur elle par derrière, bien décidé à pas faire comme hier alors qu'elle me refusait (p. 201).» Alors il ne reste plus pour celle qu'on n'entend pas, dont on use comme d'un objet bizarre qui fascine, qu'à se couper les poignets: elle ne les agacera plus par ses sanglots, ses questions, ses silences, ses refus.

le discours de victor-lévy beaulieu

On ne montrera pas à V.-L. Beaulieu comment conter une histoire: il a assez de métier pour tisser une histoire sans que les coutures paraissent. Ici quelques fils bien tirés suffisent à assurer la solidité de la trame: les paroles échangées entre Job J et Blanche, les histoires familiales passées, la sexualité comme centre du discours, et c'est tout. Les histoires de baleines? Elles ne sont que prétexte à écrire ce qui seul importe: le récit d'un amour échoué. Les histoires de baleines tirées des vieux récits, racontées dans de vieux mots, sont là pour adoucir l'histoire crue — comme quand on dit «le temps est cru à soir» —, dure qui est rapportée: un petit-bourgeois égoïste force la femme-musique qui l'aime à se suicider parce qu'il n'a rien à lui donner en échange de son amour. Tout l'artifice est là: **Blanche forcée** se présente comme une ancienne légende qui se serait passée à une date vague, dans un espace brumeux, «la Baye de Gespeg», alors que l'histoire de **Blanche forcée** n'appartient qu'à notre époque; notre époque: les années soixante-dix qui sont marquées par la diffusion large de la psychanalyse dans la formation culturelle des petits-bourgeois. **Blanche forcée** est un roman psychanalytique: les paroles échangées entre Job J et Blanche sont comme celles qu'échangent l'analyste avec une cliente (une malade, une folle). Et quand c'est un analyste qui tient les fils du discours ce sont les fils de la vie et de la mort: «Il faut pas que le fil casse maintenant, ni la ruse que je lui fais par ce conte et auquel elle est comme suspendue, dans cette grande nécessité où elle se trouve de m'entendre, comme si l'acte d'amour pouvait plus qu'être verbal, comme si la jouissance et l'éclatement du corps de Blanche par la jouissance pouvait plus que passer

maniaquement dans le discours (p. 84)»; mais Job J ne voit pas que c'est lui qui enferme Blanche dans le discours en rusant avec elle, en lui tenant des propos dont il est bien forcé de lui cacher l'origine — son égoïsme foncier produit par une société capitaliste où la réussite individuelle est fortement encouragée — et que Blanche ne peut comprendre, elle qui est tout amour. Que Job J soit un analyste n'échappera à personne par le questionnement incessant qu'il fait subir à Blanche sur son passé — il considère d'ailleurs les faits de son passé comme des «histoires», de purs signifiants destinés à véhiculer des phantasmes — et par le fait que la sexualité soit au centre de son discours. Répétons-le: ce n'est pas Blanche qui a besoin d'entendre les discours de Job J, c'est Job J qui a besoin de ses discours pour se prouver sa force, pour tenir l'autre, la femme, à sa place: sous lui à sucer sa parole-pénis; cela est tellement vrai que Blanche ne pouvant plus entendre les discours rusés, menteurs de Job J sort de la scène du discours en passant à l'acte: au suicide. Job J: «Elle finissait toujours par me culpabiliser un peu du fait qu'elle me croyait asocial: «une belle bol Job J. T'es une grande bolle mais elle ne sert à rien. Que feras-tu à la fin de toutes ces baleines (p. 144)?»» Job J par exemple a refusé d'aller avec Blanche casser des vitres chez Firestone (Blanche demeure à Joliette) sous prétexte que les vitriers étaient déjà sur place (p. 126); Job J n'est bien que quand il parle ou qu'il fait l'amour — ne sont-ce pas là les deux actions par excellence des intellectuels petits-bourgeois: les autres actions sont inutiles car elles ne visent pas d'abord leur plaisir immédiat. Job J a une bonne conscience à toute épreuve: pendant que Blanche prend son bain il murmure «Ma pauvre Blanche barboteuse! De quoi donc crois-tu te désouiller (p. 206)?» Réponse: Blanche s'ouvre les poignets pour se laver de l'égoïsme crasse de tous les Job J qui l'ont violée. **Blanche forcée** est un roman psychanalytique: l'analyste Job J enferme sa cliente dans la ruse de son discours: il ne reste plus à la cliente qu'à sortir pour ne pas mourir étouffée par le discours. L'auteur, V.-L. Beaulieu, la fait sortir par le suicide: action limite qui crie son écoeurement du monde sans doute mais qui n'aidera guère à la transformation du monde — à moins que le récit de ce suicide au lieu d'encourager les jeunes femmes au suicide comme les jeunes hommes romantiques l'ont été par le **Werther** de Goethe à son étonnement, les

encourage à résister à tous les cochons qui ne pensent qu'à leur petit pénis.

«La psychanalyse est peut-être en train d'inventer des vécus nouveaux, un mode de vie nouveau: la sexualité vécue par et sur le mode du discours. Bref, la psychanalyse intronise un ton et un style pour mondanser, au sens fort du mot, l'affect. Cela signifie-t-il que «l'inconscient est structuré comme un langage», ou que le langage comme mode d'existence dévore l'inconscient et l'existence (R. Castel, **Le Psychanalysme**, p. 92)?» Que la psychanalyse fasse du discours le champ où elle intervient voilà qui est sans doute correct, mais qu'elle ne montre pas comment le discours, son discours, reflète la réalité sociale voilà qui ne va plus; rien de plus idéaliste que la position lacanienne qui en vient à considérer la langue comme la seule réalité, le monde ne tirant son existence que du fait de la langue qui en indique des perceptions (interview de Lacan diffusé à CBF-FM mardi le 10 février à 21h00. Et V.-L. Beaulieu ne dit pas autre chose que Lacan: «on sait depuis un bon petit bout de temps que tout est fiction, que tout est idée, et que le réel est par définition même ce qui ne peut être posé, ni même identifié, encore moins pratiqué (**Le Devoir**, 21 février 1976, p. 14).»); il ne dit surtout pas autre chose quand il fait de Job J le héros de **Blanche forcée**: Job J, je crois l'avoir démontré, est le reflet de l'intellectuel petit-bourgeois des années soixante-dix, intellectuel beau parleur pour qui la psychanalyse devient le terrain idéal pour faire valoir sa parole — Job J a même l'ignorance coquette du psychanalyste: «La franche vérité, c'est que je sais rien (p. 153).» —. Mais reste une ambiguïté: V.-L. Beaulieu ne prend pas parti pour Job J ou pour Blanche comme s'il avait voulu se contenter d'être le «génie» de notre époque en la reflétant — «le génie, s'il existe, n'est rien de plus que le gonflement du collectif (**Le Devoir**, 14 février 1976, p. 15)»: le collectif n'égale pas le peuple québécois mais le groupe des intellectuels petits-bourgeois —. Reste que V.-L. Beaulieu a choisi d'écrire l'histoire de Job J, d'un homme qui ne croit qu'à son désir: «J'ai déjà dit à Blanche que je croyais ni à l'astrologie ni au passé ni à la psychologie ni à l'idéologie ni à rien de ça, que c'est seulement ce qui se vibre dans tout ça qui importe, comme de la musique du Buxtéhude et ce qu'on reconnaît de son désir en elle. (...) Moi j'existe pas, je suis rien et pas porté à devenir quoi que ce soit (p. 125).» Par là, qu'il en soit conscient

ou non, il offre un héros qui participe à l'idéologie anarchiste des Deleuze et Lyotard: je ne suis que la succession de mes pulsions. Mais peu importe l'opinion de V.-L. Beaulieu sur Job J; tout ce qui compte c'est qu'il ait donné dans une écriture maîtrisée le portrait très juste de l'intellectuel petit-bourgeois de notre époque un peu comme Proust nous a laissé le portrait des snobs qu'il fréquentait: que Proust ait aimé ces snobs n'en doutons point, que le portrait qu'il nous en a laissé aide à détruire le snobisme, à en rire, n'en doutons point non plus.

la veillée au corps

«Séquestrés par le paysage, buvant le vin, moi heureux de la loquacité imprévue de Blanche qui me racontait sa connaissance de Mina, la mort de Charles, sa passion pour le Buxtéhude et l'Anna-Magdéléna Bach, véritable bazar parlé, tout en douceur de modulations et curieusement discret, comme si Blanche avait parlé de quelqu'un d'autre (p. 133).» Dans **Blanche forcée** il y a une veillée au corps: Job J à la mort de son grand-père. Mais ce n'est pas elle qui importe ou plutôt ce qui importe c'est de voir que Job J est celui qui veille aux corps, le voyeur des corps: quand le récit de Job J commence Blanche est morte, tout ce qu'il écrit c'est pour veiller sur le corps de Blanche, pour le voir à nouveau, pour rappeler Blanche, son désir de Blanche, ses souvenirs de plaisir. Le récit de Job J a un goût de pourriture, un doux goût de pourriture; mais ce qui pourrit ce n'est pas le corps de Blanche dans la baignoire, c'est le discours rusé de Job J, ce n'est pas la musique de Buxtéhude, c'est la baleine Ventre-desouffre. Job J est un vampire qui se nourrit des corps des autres: «Je voulais pas épuiser le corps de Blanche n'importe comment. Je gardais d'elle de grands morceaux à expérimenter plus tard (p. 162).» Job J tire les fils de la marionnette Blanche, il fait des expériences (idéologie scientiste); Job J intellectuel petit-bourgeois égoïste raisonneur et jouisseur: c'est la mort de son espèce qu'il raconte. Quant à Blanche elle n'est pas morte, elle revient — un peu comme ces femmes qui dans les histoires de Poe sortent de leur tombe, un peu

comme ces airs de musique ou ces récits de luttes qu'on croyait enfouis et que tout à coup on retrouve—.

Philippe Haeck

La philosophie du plaisir n'a jamais été autre chose qu'un langage spirituel à l'usage de certains milieux sociaux qui avaient le privilège des jouissances.

**L'Idéologie allemande
(/ Mon autodélectation »)**

«Volupté est aussi l'esprit» — ainsi disaient-ils; de la sorte à leur esprit ils ont rogné les ailes; désormais il rampe alentour et salit en rongant.

**Ainsi parlait Zarathoustra
(«De l'arbre sur la montagne»)**

1- Ces citations ne sont là que pour donner un aperçu de la pensée critique de V.-L. Beaulieu : ce n'est pas l'objet de cet article de fournir une critique de chacune de ses affirmations. Si certaines de ses affirmations sont fausses — ce n'est pas Hegel qui dénierait cette affirmation que «tout est idée»! ou encore penser que notre civilisation est la première (!) à exister en fonction de la répétition ou de la reproduction — ou très ambiguës — le capitalisme considéré comme une croissance qui se jouit — il n'en demeure pas moins que dans leur ensemble elles sont intéressantes en ce qu'elles indiquent que ça va na plus, que ça ne tourne plus rond, que la littérature est malade, que notre imaginaire est malade. Au chevet d'un malade il y a toutes sortes d'individus : l'un sérieux annonce que la maladie sera longue et la mort certaine — il ne fera rien pour que ça change —, l'un triste est peiné de voir le malade si mal en point mais il est impuissant à changer quoi que ce soit, l'un se met en colère contre le malade : que le malade crève s'il n'a pas su vivre, un autre essaie de voir ce qui ne va pas et tente de trouver les moyens pour enrayer les causes de la maladie.

le désir de l'autre

«Avant tout, le sexuel n'est-il pas l'indécent, ce dont il ne faut pas parler.» (Freud).

Censuré donc, code, langage troué, langage de huis clos. Ou blanc de mémoire, refoulé. Pourtant sous forme de fantasmes, de voyeurisme, ou encore d'écritures graffitiques, d'histoires «salées», etc, le sexuel retourne sans cesse à l'histoire du sujet; à la fois décalque, subordonné social et manque, à mots couverts et en même temps désir du sujet de faire irruption sur la scène du présent avec toute la jouissante ouverture de la parole et de son corps.

Car il s'agit bien de produire et de parler l'Histoire dans toute la conjugaison du sujet: économie, politique, culture, famille, sexualité. Indiquer les rapports de coexistence, la jonction de tout cela, car quand **JE** parle, c'est bien tout cela qu'il, qu'elle dit et qui le, la dit.

Engels, dans **l'Origine de la famille, de l'Etat et de la propriété privée**: «La première opposition de classe qui se manifeste dans l'Histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le

sexe masculin« (1).

Passage de la lutte des classes dans des individus concrets, hommes et femmes assujettis à se vivre jusque dans leur sexe et leur subjectivité dans un rapport de force, antagonisme, lutte, dualité, violence, vol, viol; dans ce passage le désir de la différence est un désir différé par le discours de l'Autre, voilé.

l'autre

Mais où est l'Autre et qui? Dans une structure d'appropriation, dans une concentration de la production économique dans la main de quelques hommes et dans le désir de ces derniers de léguer leur richesse à leurs enfants et à aucun autre, dans une économie masculine, une expropriation de la femme et du féminin dans l'histoire. Une mise en scène patriarcale. L'Autre est aussi ce qui se présente et se représente symboliquement, ordre et primat du phallus, et parce que telle représentation, loi, ordre, césure, censure, interdit, l'Autre est ce qui commande la méconnaissance, procès où le vécu idéologique et subjectif de l'individu est toujours déformé par rapport au réel économique, aux rapports de production et aux détermination sociales.

L'individu sexuel, dans ce procès de la reconnaissance / méconnaissance, est déjà, dès l'entrée de jeu dans des rapports sociaux, un sujet barré. D'abord dans une structure familiale patriarcale où le père biologique compte peu au regard du père symbolique, où la division des tâches codifie la différence sexuelle de l'homme et de la femme dans un rapport de domination.

Qui seraient masculin et féminin s'ils, s'elles n'étaient plus le masculin et le féminin de l'Autre?

Sujet de classe, de famille, sujet sexuel, c'est la coordonnée qu'indique Engels dans son ouvrage cité plus haut, et cette magnifique brèche dans le discours de l'Autre: ouverture amorcée dans une lecture politique de la mythologie antique, Engels citant aussi le vieil Anacréon, poète de l'Antiquité pour qui le désir sexuel appelle tout le corps bisexuel, et masculin et féminin.

1- Friedrich Engels, **L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat**, in Marx, Engels, Oeuvres choisies, Tome III, Editions du progrès, Moscou, 1970, P. 253.

le jeu du miroir

«En se reconnaissant dans le miroir, **alors qu'il ne parle pas**, l'enfant reconnaît par anticipation l'image achevée de ce qu'il sera une fois adulte, comme celui qui le tient, là devant le miroir» (2).

L'enfant s'identifie. D'abord il reconnaît l'image comme étant la sienne propre, même s'il ne fait pas le tour du miroir pour voir qui se cache derrière; puis c'est par la parole de l'Autre que se noue son identité de sujet. Déjà interpellé par son nom civil, l'enfant reconnaît que l'Autre **dit vrai**, que l'Autre **nomme justement** l'image qu'il vient d'apercevoir, et qu'il ne peut nommer, lui, parce qu'il ne parle pas. Ouverture donc, par le symbolique, langage qui l'appelle par anticipation au signifiant du phallus et qui organise ses rapports imaginaires à ses conditions réelles d'existence. Le phallus: est ce qui fait autorité, qui s'impose primordial dans la chaîne signifiante de la parole, redondant puisqu'il appelle constamment le retour à lui-même, narcissique, fixité, mais aussi ce qui interdit la brisure du miroir, peur du bris de verre, de perdre l'image, la face, peur de ne plus se reconnaître lui-même si ce qui le signifie manque à l'appel, peur d'éclatement, peur de ne plus être capable de bander, dur. Peur de son corps.

l'image répétée

Une scène de viol: rapt, vol, violence, deux hommes, une femme, battue, prise de force, par l'un et par l'autre, et par les deux à la fois. L'un fait reconnaître son phallus par l'autre, y fait connaître et reconnaître sa puissance. Et pourtant, il semble bien que c'est du désir du pénis dont il s'agisse, et qu'ils s'interdisent, refoulement du désir homosexuel, peur arrachée et jouissance différée dans la violence. Dans ce récit de viol, l'interdiction de l'homme de son sexe identique coïncide avec la répression du sexe féminin; ce qui est

2- Catherine B.-Clément, Pierre Bruno, Lucien Sève, **Pour une critique marxiste de la théorie psychalytique**, Editions sociales, p. 127.

manqué est tout à la fois l'homme et la femme dans leur différence et le désir du masculin et du féminin. Perte de la différence: la femme perd son sexe, ou plutôt elle n'est qu'un «trou» pour le phallus de l'Autre, vol et violée; l'homme s'interdit sa propre différence, le désir du pénis est barré par le phallus de l'Autre.

Manque d'elle et lui, division dans un rapport de force déterminé par l'histoire des conditions sociales, où parler la sexualité à partir de qui la codifie et la rend apte à l'adaptation sociale.

Elle, c'est la victime, violée, qui devient l'accusé. (Ainsi ce juge, représentant de la Loi phallocrate, interrogeant une femme qui a été violée: «à quel âge remontent vos premières expériences sexuelles, avec combien d'hommes avez-vous couché depuis cette fois-là, et combien de fois? **Format 60**, 9 avril 1976.»).

Ce que l'Autre désigne être castrée, «trou» est pourtant aussi l'objet de son voyeurisme, inscrit sous forme de fantasme dans l'ordre de son discours, désir du viol comme réponse à son manque du masculin, répression de la femme et du féminin. C'est tout cela qui le signifie phallus et elle, coupée de la parole, déjà violée et volée dans le discours de l'Autre, assujettis tous les deux à un désir institué par le désir de l'Autre, voilés.

«Réduire la sexualité à une marchandise et lui donner une fonction d'objet de consommation, priver le corps de ses qualités érotiques, sexualiser en apparence les relations humaines ainsi que les relations des hommes à leur production, inhiber les pulsions et les dévoyer simultanément vers une agressivité contrôlée — tous ces aspects de la manipulation sexuelle sont autant de formes matérialisées de l'exploitation économique» (3).

la famille

«Le renversement du droit maternel fut la grande défaite historique du sexe féminin. Même à la maison, ce fut l'homme qui prit en main le gouvernail; la femme fut dégradée, asservie, elle devint esclave du plaisir de

3- Reimut Reiche, **Sexualité et lutte de classes**, FM / petite collection Maspéro, p. 19

l'homme et simple instrument de reproduction. Cette condition avilie de la femme, (...), on la farde garduellement on la pare de faux semblants, on la revêt de formes adoucies, mais elle n'est point du tout supprimée» (4).

Elle, la mère, raconte aussi sa peur du miroir: celui ou celle qui brise est frappé de sept longues années de malheurs. Elle parle l'interdit et ça parle de l'Autre, «ça parle dans l'Autre»: que va dire le père, où va-t-il pouvoir se regarder? Car le père est aussi l'Autre, qui se cache derrière le miroir et qui protège sa propriété, menaçant. Et pourtant lui-même privé: de corps, de désir, de jeu, privé de sa présence réelle, il est constamment donné par délégation de pouvoir, sous représentation, sous arrêt, derrière les barreaux de l'Autre, une lettre anonyme, un poing mort, un point d'ordre, un point entre deux phrases de l'Histoire: celui par qui l'histoire individuelle de chacun est déterminée et subordonnée à l'infrastructure économique et aux institutions que cette dernière supporte. La figure, le **nom du père** sont un ordre symbolique par où s'inscrivent les marques de la culture; la famille permet de relier dialectiquement la sexualité à l'Histoire.

Fils, fille, futures forces de travail, sujets mais aussi objets du désir de l'Autre, reproduction, reproduits constamment pour répéter l'histoire. Dans la famille patriarcale le fils, identité du père, occupe une place dominante par rapport à la fille: déjà petit phallus qui se fait reconnaître, privilégié dans la division des tâches et déjà aussi dans la division sexuelle.

bisexualité (5)

Non pas neutre, mais qui ouvre à la différence, tout le plaisir de l'homme et de la femme.

Non pas: «la bisexualité comme fantasme d'un être total qui vient à la place de la peur de la castration, et voile la différence sexuelle dans la mesure où celle-ci est

4- Engels, **L'Origine de la famille, de l'Etat et de la propriété privée**, p. 245.

5- Je ne fais ici que citer Hélène Cixous dans **La Jeune Née**, 10 / 18, p. 155-156, croyant qu'elle établit avec justesse une distinction importante sur laquelle je me propose de revenir dans une prochaine chronique.

éprouvée comme manque d'une séparation mythique, trace donc d'une sécabilité dangereuse et douloureuse. C'est l'Hermaphrodite, d'Ovide, moins bisexué qu'ase-xué, composé non pas de deux genres, mais de deux moitiés. Fantasma donc d'unité. Deux en un, et encore même pas deux.»

Mais: «A cette bisexualité fusionnelle, effaçante, qui veut conjurer la castration, j'oppose **l'autre bisexualité**, celle dont chaque sujet non enfermé dans le faux théâtre de la représentation phallogcentrique, institue son univers érotique. Bisexualité, c'est-à-dire repérage en soi, individuellement, de la présence, diversement manifeste, et insistante selon chaque un ou une, des deux sexes, non-exclusion de la différence ni d'un sexe, et à partir de cette «permission» que l'on se donne, multiplication des effets d'inscription du désir, sur toutes les parties de mon corps et de l'autre corps».

Non pas, non plus, que la bisexualité et la libération sexuelle suffisent à elles seules dans la lutte contre l'exploitation économique. Mais les fusionner à cette lutte, armes de combat parmi d'autres auxquelles elles sont intimement reliées, c'est investir un château fort de l'idéologie en place et s'investir avec plus de son corps dans la production de modèles nouveaux de partage et d'échange.

Réjean Jacques

Du côté des petites filles, des femmes éditent

Les éditions des Femmes ont publié récemment deux contes pour enfants, **Rose Bombonne** et **Après le Déluge** d'Adéla Turin et Nella Bosnia. Seul un regard sur la littérature enfantine, "responsable d'un discours discriminatoire, réactionnaire, misogyne et anti-historique" (Elena G. Beloltti **Du côté des petites filles**, Ed. des Femmes, 1973, p. 161) peut mettre en évidence la nouveauté et l'importance de ces deux récits. Une brève esquisse de ce que les contes de Perreault (je les choisis parce que tout le monde les connaît) proposent comme modèle aux petites filles laisse entrevoir le rôle que jouent les contes pour enfants dans l'ensemble des conditionnements qui font entrer les fillettes dans le carcan rigide de la "féminité", et nous fait comprendre la nécessité d'une littérature enfantine féministe et progressiste.

Dialserie et masochisme

Dans les contes de Perreault, quand le héros a le bonheur d'être un mâle, il est souvent désavantagé physiquement (faible comme Poucet ou laid comme Riquet à la Houppe). Peu importe, il brille par son intelligence, son astuce, son ingéniosité. L'objet

Adela Turin et Nella Boshia

rose bombonne



magique qui lui assure la fortune ou la gloire, il doit le conquérir, ce qui l'oblige à affronter des êtres hostiles, ogres ou monstres. Dans cette épreuve de force, la fragilité de l'enfant ou du Chat face à l'Ogre est un handicap vite surmonté: le héros déploie tout l'éventail des ruses et des supercheries—la roublardise du Chat frôle l'escroquerie—mais la morale du conte s'en porte toujours fort bien: la richesse finale du petit homme est le fruit de la conquête active, de l'esprit, de la débrouillardise.

Dans une version populaire italienne du conte, Cendrillon ferme brutalement le couvercle d'un coffre en chêne sur la tête de sa marâtre. C'est là un geste d'une réjouissante agressivité dont la Cendrillon de Perreault

(la version la plus connue) serait bien incapable. Car à travers leurs héroïnes, les vieux contes proposent aux petites filles des modèles navrants de soumission, d'ineptie, voire de bêtise. Dans plusieurs contes, avant de recevoir une aide surnaturelle, l'héroïne est mise à l'épreuve. Ainsi, pour mériter carrosse doré et laquais, Cendrillon doit faire étalage de bonté, de charité, d'obéissance: elle repasse les robes de ses vilaines soeurs, subit, sans se rebeller, toutes leurs vexations, s'offre même à les coiffer. "Une autre les aurait coiffées de travers, nous dit Perreault, mais elle était bonne et elle les coiffa parfaitement bien." A la rouerie du petit garçon qui s'empare des bottes et de la fortune de l'Ogre, répond le masochisme et la servilité de la petite ménagère. Même modèle dans Blanche-Neige: ce sont ses vertus domestiques qui lui vaudront l'abri et la protection des nains.

D'intelligence, point. Ça frôle même la débilité. Le petit Poucet, lui, déjoue les intentions de l'agresseur, il substitue les bonnets aux couronnes. Le Chat Botté ne recule devant aucune supercherie, il ment, il menace, il arrive à ses fins. L'agresseur a beau être le plus fort, il n'en sera pas moins volé ou croqué. Par ailleurs, rien, ni les avertissements, ni les interdictions n'empêchent le petit Chaperon Rouge d'être trompée trois fois par le Loup, et Blanche-Neige d'être bernée quatre fois par sa marâtre. C'est que nos petites oies blanches sont tout à fait démunies. La gentillesse, la naïveté, la candeur, si "féminines", les confinent dans la niaiserie et justifient le cantonnement des petites filles dans les lieux protégés.

De toutes façons, l'intelligence serait superflue, l'héroïne n'ayant pas de combat à livrer. Ou plutôt, ce qui tient lieu de combat, c'est le concours de beauté: laquelle a le plus petit pied, (**Cendrillon**) le doigt le plus fin (**Peau d'Ane**); quant à la beauté triomphante de Blanche-Neige, enfin reconnue par un Prince, elle élimine de facto la marâtre qui en meurt de jalousie.

narcissisme et passivité

C'est que l'objet magique—le carrosse de Cendrillon, les robes de Peau d'Ane— ne permet à l'héroïne que d'être mise sur le passage d'un Prince. Tout son triomphe se concentre dans ce regard qu'il pose sur elle.

Car dans ces récits, le narcissisme des Belles appelle le voyeurisme des Princes. La beauté doit être mise en vitrine. C'est Cendrillon, au bal, qui se mire dans les regards avides des hommes de la Cour, c'est Blanche-Neige dans son cercueil de verre. Quand elle se pare complaisamment dans le secret de sa cabane, Peau d'Ane déplore de n'avoir pour témoin de sa beauté que les moutons et les dindons; ce rituel de l'habillage et de la parure n'a de sens que si le Prince le contemple par le trou de la serrure. La victoire de l'héroïne ne récompense jamais le courage, l'ingéniosité laborieuse, elle consacre la séduction, la passivité, elle est toute entière du côté de l'être.

Car tel est le destin des petites-filles: reléguées dans un enclos (la cuisine pour Cendrillon, la maison des nains et le cercueil pour Blanche Neige, le château ensorcelé pour la Belle au Bois), mortes-vivantes, figées dans l'attente, sans fièvre et sans passion, du regard ou du baiser du Prince, dans l'attente d'être avalées par le désir de l'autre. "Ce rêve est si satisfaisant! Qui le fait? **Quel désir y trouve son compte?**" (H. Cixous, *La jeune née*, 10-18, p. 120)

Dans ces conditions, on comprend que le rayon des livres pour enfants à la Librairie des Femmes, soit bien dégarni. Certes on y trouve **Fifi Brindacier** d'Astrid Lindgren (Ed. Hachette). A l'opposé des héroïnes rose "nanane", Fifi Brindacier fait belle figure: c'est la petite fille la plus forte du monde (qui porte son poney à bout de bras et assomme des requins sans difficulté), elle est délicieusement impolie, gloutonne, analphabète, toujours grimpée dans les arbres, jambes en l'air et tête en bas. Toutefois, le personnage se situe tellement hors de toute vraisemblance—en marge d'un monde dont l'ordre n'est jamais menacé—qu'il est tout au plus l'exception qui confirme la règle. C'est cet écueil qu'on su éviter Adèla Turin et Nella Bosnia.

la norme

Ainsi **Rose Bombonne**, une histoire d'éléphants, s'ouvre sur une représentation concrète de la Norme: différenciation sexuelle clairement marquée, féminité et masculinité immédiatement identifiables. Si les éléphants mâles sont gris et rugueux, les éléphantés,

“lisses comme des pommes”, ont les yeux “grands et brillants et la peau couleur rose bonbon”. Toutefois, et très vite, le récit subvertit le discours normatif sur la féminité en montrant que la peau rose et lisse n’est pas un don de la nature mais le produit de multiples contraintes et frustrations. Enfermées dans un jardin clôturé, les petites éléphantess sont condamnées à manger des fleurs qu’elles n’aiment pas et à porter chaussons, collerettes et noeuds roses “pour aider le rose à venir.” Double contrainte de la clôture et des vêtements “féminins” qui entravent le mouvement, le développement sensori-moteur. Illustration simple et efficace du dressage à la délicatesse, à la propreté, à la féminité que subissent les petites filles dès la première enfance. Pour les petites éléphantess, comme pour les fillettes, la maîtrise de leur propre corps et du monde par le jeu, l’exploration, est frappée d’interdit, et réservée aux mâles qui peuvent, tout à loisir, “jouer dans la savane, manger l’herbe verte, se doucher dans le fleuve, se rouler dans la boue et faire la sieste sous les arbres.”

Mais le récit remonte à la source des contraintes: si les petites éléphantess se sacrifient à un idéal de beauté, c’est qu’elles doivent se soumettre à la loi des pères. Un grand éléphant à la trompe dressée et menaçante envahit toute la page et profère les règles auxquelles elles doivent se conformer, faute de quoi “aucun éléphant ne voudra [les] épouser quand [elles seront] grandes.”

le garçon manqué

Toutefois, la loi patriarcale a beau être puissante—et cohérent le conditionnement qui la supporte — elle n’est pas sans faille. Par hasard une éléphantess, Pâquerette, ne “rosit” pas; c’est le garçon manqué, qui provoque la colère du père et la tristesse de la mère. La petite fille qui ne se conforme pas au stéréotype féminin effraie, toutes les techniques possibles sont mises en oeuvre pour l’induire à modifier son comportement. (Ainsi, dans la publicité de la cire Clair, un mère s’assigne-t-elle une double tâche: faire briller son plancher et faire une jeune fille de son garçon manqué!) Dans l’histoire qui nous occupe, Pâquerette tente vainement de se conformer aux ordres du terrible père, la féminité ne vient pas.

la transgression

Cependant, ce qui est d'abord ressenti comme un manque ("Les parents abandonnèrent peu à peu tout espoir de la voir devenir belle et lisse") devient la brèche par laquelle le désir, jusque là barré, raturé par le discours patriarcal, surgit et débouche sur la transgression: Pâquerette sort de l'enclos, abandonne ses colifichets et explore le monde jusque là réservé aux mâles. (Là aussi l'image est efficace, qui nous montre l'éléphante, trompe en l'air, patauger avec plaisir dans la boue alors que ses soeurs restent parquées dans l'enclos). La transgression individuelle fournit le modèle de la libération collective, (1) de la conquête, par toutes les petites éléphantés, de leur corps, décapé des artifices féminins et redevenus gris, de leur autonomie, de leur pouvoir sur le monde. Cette reconquête est définitive, la claustration à jamais rejetée, et l'ordre initial aboli. "Depuis ce temps là, il est devenu difficile de dire, en regardant jouer les petits de cette tribu, lesquels sont des éléphants et lesquels sont des éléphantés."

le centre du monde

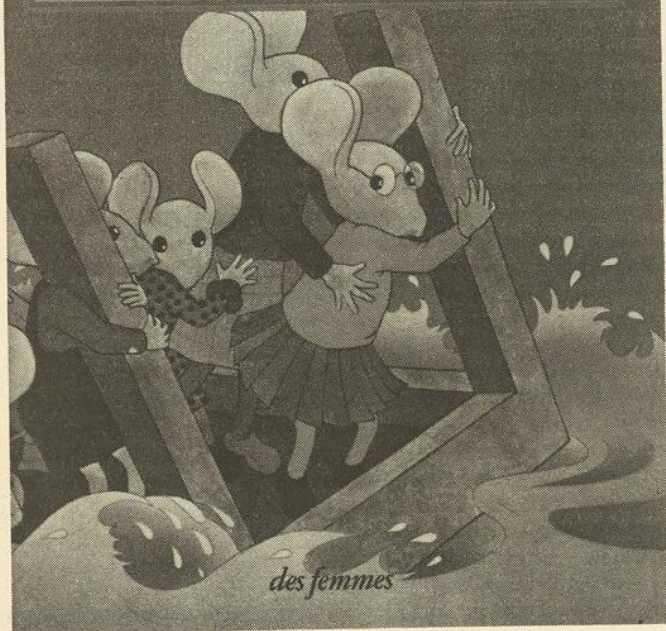
Si **Rose Bombonne** dénonce le conditionnement à la féminité, **Après le Déluge**, qui raconte l'histoire d'une famille de rats, aborde le thème de l'aliénation de la femme et de tous les enfants à l'intérieur de la famille patriarcale. Dès la deuxième image, tout s'ordonne autour du père, assis au centre dans son fauteuil, les huit enfants symétriquement répartis de chaque côté la mère reléguée à l'arrière. Le départ du père pour le travail, son retour à la maison, ses désirs, ses caprices, ses habitudes règlent le déroulement de la journée. Sidonie, la mère, prépare tout l'après-midi le repas du soir pour un Radeville gourmand et toujours critique. La

1- Il est dommage que le récit n'insiste pas sur les rapports de solidarité sans lesquels la disparition de la conception phallocrate de la féminité est impossible.

Adela Turin

Nella Bosnia

APRES LE DELUGE



présence du père dans la maison condamne les enfants au silence. "Ce qu'il voulait? C'était d'abord la paix, puis son journal, ses pantoufles, les nouvelles à la télé, du calme, de l'ordre, des enfants sages comme des images, son apéritif, ses cigarettes et naturellement son dîner."

mon papa est vraiment un grand rat

Car le père s'est tout approprié, et en particulier le monde extérieur (lui seul sort, pour le travail, de la maison où sont confinés Sidonie et les enfants),

l'aventure et la parole, ce qui entraîne l'effacement des autres sujets. En fait, seul le père a des désirs, lui seul est vraiment sujet d'une action. Une image l'illustre fort bien, qui ne montre que les pieds de Sidonie et un couvercle de casserole tombé par terre: ce qui importe, à l'intérieur de cet ordre familial, ce n'est pas la mère en train d'accomplir une tâche ménagère, c'est le bruit du couvercle qui, en tombant, perturbe le discours du père. "Radeville arrêta immédiatement son histoire et les enfants grondaient: "Maman...tu vois bien que papa parle!" Quant aux enfants, fascinés par les aventures de Radeville qui envahit tous leurs rêves, ils sont voués à ne vivre que par procuration l'exploration du monde. "Le soir, dans leurs petits lits, les enfants rêvaient des prodigieuses aventures de Radeville et s'endormaient, béats, en pensant "mon papa est vraiment un grand rat."

En plus de montrer la dépossession, l'aliénation de la mère et des enfants, le conte s'attaque, par le biais de la caricature, à l'image du père. Ses tâches "viriles", le travail et l'aventure, se situent d'emblée dans la fiction, car Radeville est un PDG oisif (2) et ses aventures sont trop extravagantes pour être vraies. Son narcissisme, son égocentrisme en font un personnage prétentieux et ridicule.

un joyeux désordre

A l'ordre initial, à la discipline, à la propreté, fondés sur la répression des enfants et l'asservissement de la mère, succède un joyeux désordre. Si c'est timidement que les ratons sortent une première fois du tiroir qui leur tient lieu de maison, (l'image les montre, en file indienne, derrière Sidonie), ils redeviennent vite autonomes et n'en finissent plus d'explorer le monde (qui s'ouvre à l'infini sur le temps et l'espace avec la découverte de vieilles cartes géographiques), de vivre

2-Je crois que les auteurs veulent démystifier ici la représentation que se font les enfants de la division sexuelle du travail: "Mon papa travaille, maman est à la maison". Toutefois, le récit substitue à ces représentations une image à mon avis contestable. La majorité des pères ne sont pas des PDG mais des travailleurs productifs objectivement exploités dans leur travail.

des aventures, d'expérimenter la parole. "Le soir, de retour dans le tiroir, groupés autour de Sidonie, les journées." (Souvent, l'image va au-delà du texte et, d'une manière trop mécanique toutefois, modifie, par ses représentations des comportements et jeux enfantins, l'image traditionnelle de l'identité sexuelle. Ainsi, pour grimper dans le tiroir, c'est le petit garçon qui réclame l'aide maternelle alors que les filles se débrouillent toutes seules; c'est le garçon qui fait le beau dans un cadre vide alors que les filles jouent au navigateur dans un soulier.) Sidonie ne s'adonne plus aux tâches domestiques, elle guide les enfants dans leurs découvertes, elle apprend la guitare, elle lit. Quant au père, par la force des choses, il renonce à ses habitudes, ses prouesses sont désormais culinaires, moins glorieuses, mais réelles. Surtout, il n'est plus le centre du monde, (l'image est d'ailleurs décentrée) et chacun s'adonne intensément à sa propre activité.

une expérience positive

Certes, on peut reprocher à ces contes leur minceur, leur mode plus descriptif que narratif, la quasi-absence de péripéties, en somme, tout ce qui en fait l'illustration un peu trop mécanique d'une morale. Bien sûr, certains aspects sont escamotés. On ignore, dans **Rose Bombonne**, que le conditionnement à la "féminité" suppose le conditionnement analogue des petits garçons à la "masculinité". Dans les deux récits, la transgression s'effectue très facilement, ne rencontre aucune résistance, le père n'est opposant que dans la situation initiale (cette manière a peut-être l'avantage de représenter les pères comme des "tigres de papiers"; on peut toutefois s'étonner à juste titre de cette évacuation totale de conflits objectivement inévitables.) Enfin, **Après le Déluge** débouche tout au plus sur une éducation libertaire. D'autre part, le coût prohibitif des volumes, (\$8.00 chacun) même s'il peut se justifier par la qualité du papier, des dessins, des couleurs, les condamne à l'élitisme.

Il n'en reste pas moins que ces deux récits sont les premiers à tracer la voie d'une littérature enfantine progressiste. Par des images simples et concrètes, ils déconstruisent les stéréotypes, et peuvent permettre aux enfants d'objectiver leur malaise. Mais surtout, ils

rompent avec la structure circulaire des contes traditionnels, dans lesquels la situation initiale, perturbée momentanément par un manque, est finalement rétablie (ou améliorée) par un héros.

Or, dans ces deux contes, non seulement l'ordre initial est-il montré comme mutilant ou aliénant, mais le récit débouche sur sa disparition (**Rose Bombonne**) ou tout au moins sur sa transformation profonde (**Après le Déluge**). En ce sens, ils nous incitent à imaginer "un nouveau type d'enfants, de nouveaux rapports avec eux et la place nouvelle qu'ils pourraient occuper dans la société." (E. Belotti, op. cit. p. 162)

Jocelyne Lefebvre

Pas de contes de fées, pas d'histoires «pour-enfants», pas de «monde-merveilleux-l'enfance». Mais bel et bien l'appropriation de ce monde tel qu'il est par les enfants.

Tant que les enfants resteront des mineurs, les femmes resteront des opprimées. Un nouveau système d'éducation des enfants doit tendre à les rendre responsables, indépendants. Il faut rendre les enfants adultes. Ou plutôt, transformer de fond en comble la distinction entre «adulte» et «mineurs» infantiles, et donc libérer les femmes du rôle de tutelle et de gardienne d'enfants.

avertissements pour téléconsommateurs passifs

Le marketing, la vente, la publicité, l'emballage alléchant ont pris une place importante dans le système économique capitaliste. Selon l'Institut pour la Promotion des Intérêts du Consommateur (IPIC), la publicité à elle seule coûte au consommateur canadien la jolie somme d'un milliard et demi de dollars par an. Pour écouler leur surproduction, les entreprises doivent susciter des besoins chez les consommateurs. Elles y consacrent des budgets énormes, qu'elles recupèrent d'ailleurs dans la poche du consommateur, à même le prix des marchandises. Face à l'offensive puissante et subtile des compagnies dans le domaine de la mise en marché de leurs produits, la nécessité d'une protection à court et à moyen terme du petit consommateur s'impose, même si l'abolition de l'exploitation au niveau de la consommation, comme à celui de la production, passe forcément par l'abolition du mode de production capitaliste.

Quatre organismes indépendants se dévouent au Québec à la protection du consommateur dans la

mesure de leurs ressources. L'Association des Consommateurs Canadiens (ACC) fournit de l'information sur la qualité des biens de consommation. Les Associations Coopératives d'Economie Familiale (ACEF) s'occupent plus particulièrement des problèmes d'endettement et de budget de familles à revenu modeste. Cela leur vaut l'assistance financière des Caisses Populaires qui vient compléter les contributions de syndicats et de groupes populaires et une maigre subvention des gouvernements. L'Association pour la Protection des Automobilistes (APA) conseille et assiste les consommateurs aux prises avec les garages et les fabricants d'autos. Financé par les membres des Cooprix, l'Institut pour la Promotion des Intérêts du Consommateur (IPIC) publie le **Réveil du Consommateur** et assure dans les magasins Cooprix un service d'information sur les produits. Les moyens limités dont disposent ces organismes ne donnent pas à leurs efforts une portée suffisante pour contrer l'action des entreprises. Le dur travail, comme celui des syndicats, se situe dans un cadre économiste et les réformes qu'ils préconisent ne peuvent aller plus loin qu'un programme social-démocrate. Leurs revendications se font dans l'intérêt du consommateur, mais les entreprises, surtout les multinationales, ont déjà appris à s'en servir comme feedback pour rajuster leurs tactiques de manipulation («Le Marketing Innocent», **Chroniques**, nos 4 et 5).

L'action des gouvernements dans le domaine de la consommation est compromise par les contradictions de l'Etat capitaliste. Elus par les masses mais financés par la classe qui possède et contrôle les moyens de production, les partis politiques au pouvoir doivent avant tout défendre les intérêts de la classe bourgeoise et, par les appareils idéologiques, rendre crédible la fiction selon laquelle ils gouvernent dans l'intérêt de l'ensemble de la population. Le Ministère de la Consommation et des Corporations (fédéral) ainsi que l'Office de la Protection du Consommateur (Québec) font mine de s'attaquer aux abus des entreprises (publicité trompeuse, escroquerie par contrat et vente à domicile, par exemple) mais, empêtrés dans la bureaucratie, ils servent avant tout de caution à des gouvernements préoccupés par les intérêts des compagnies.

C'est pourtant le gouvernement fédéral qui assure la totalité des émissions radiophoniques et télévisées consacrées aux problèmes du consommateur. Les postes commerciaux ne se risquent pas à produire une

émission qui irait à l'encontre des intérêts immédiats de leurs commanditaires. Le spectacle **C'est pas socier** que le réseau TVA diffuse à l'intention des consommateurs le dimanche après-midi, n'apporte aucun mérite à Télé-Métropole puisque la série est entièrement aux frais du Ministère de la Consommation et des Corporations.

Radio Canada, réseau de télévision et de radio mixte, produit et diffuse trois séries d'émissions consacrées à la défense des intérêts du consommateur. **Market Place** s'adresse aux anglophones. **Coûte que coûte** a remplacé **A tout prix**, émission radiophonique censurée par Radio-Canada au printemps dernier pour avoir fait une analyse trop réaliste du monde de la consommation. **Consommateurs Avertis** précède le sport professionnel du mercredi soir. Les avertissements que diffuse cette série sont certes très utiles pour le téléspectateur-consommateur et cette chronique ne vise pas à les déprécier. Mais, à force d'y regarder d'un oeil averti, nous nous rendons compte que Radio-Canada, moitié télévision d'Etat, moitié télé commerciale, n'a pas vraiment les coudées franches pour assumer une défense lucide et vigoureuse des intérêts du consommateur.

DAISUN **Simp** **CHARGE X** **EATON** **SLE**

"Nous continuerons donc à assumer sur nos antennes une information complète et impartiale..."

Marc Thibault
Directeur de l'Information

Ford **HFC**

il y a encore des gens qui se paient notre tête!

bébélles et longueurs

Dans le **Réveil du Consommateur** (Vol. 4 no. 2), le Directeur Général de l'IPIC s'insurge contre les producteurs de cette émission "terne, brumeuse, prudente, aux conclusions toujours jésuistiques". En effet, ces trentes minutes hebdomadaires qui précèdent le battage publicitaire des matches sportifs manquent singulièrement de punch. La série accorde trop d'attention à des informations bébelliques. Elle expose certains dossiers avec une longueur inutile pour arriver à des conclusions banales. Elle accorde, en plus, de la publicité plus ou moins volontaire à des entreprises alors qu'elle tait par ailleurs des informations utiles au consommateur.

Pourquoi insister si longuement sur le prix d'entrée du salon de l'auto? Trois visiteurs le trouvent exagéré mais cela ne dérange pas les trois autres dont le témoignage a été retenu lors du montage de l'émission. Ce genre d'enquête est peut-être utile pour les organisateurs du salon mais elle apporte peu au consommateur.

Le domaine des formats et des emballages, par contre, touche de très près les intérêts des clients de supermarchés, car les fabricants en exploitent toutes les possibilités pour rendre difficile un choix critique des produits. Aussi la série consacre-t-elle à ce sujet une bonne partie de l'émission du 4 février pour y revenir une semaine plus tard. Une très longue entrevue avec la diététiste de l'IPIC, de nombreux témoignages de clients et quelques séquences de pause pendant lesquels la caméra se promène le long des produits sur les étalages et sur le clavier de la caisse. Tout cela pour arriver à un simple appel à la vigilance: «... (il faut) calculer à chaque fois lequel des formats est le plus économique».

Le onze février, l'émission se penche sur l'efficacité des rince-bouche et le danger éventuel qu'ils représentent pour la santé de l'utilisateur. Une bonne partie de ce reportage passe dans les sempiternels témoignages des clients que l'on interroge devant la caisse, entre les étalages, dans la rue et qui n'apportent, somme toute, que très peu d'informations au téléspectateur. Comme à l'accoutumée, il y a l'expert, un médecin oto-rhino en l'occurrence, dont les conseils prudents s'effritent en nuances. Les responsables de l'émission ont même fait faire des tests de laboratoire dont les résultats se

résumé cependant à peu près au mode d'emploi de chacune des marques de rince-bouche. Ces tests ont le mérite de révéler scientifiquement l'inefficacité d'un certain nombre de produits, information précieuse sans doute pour les quelques consommateurs à l'écoute qui ont l'habitude de s'en servir. Voilà qui est quand même mince pour un long reportage. Et que dire du mot de la fin, typique des conclusions de cette série: «une utilisation abusive (des rince-bouche) est à déconseiller»?

Ce déséquilibre entre la longueur des reportages et les informations utiles fournies au téléspectateur-consommateur devient particulièrement flagrant lorsque l'émission aborde le code d'éthique que la BCN a élaboré à l'intention des banques à charte. Il s'agit de supprimer des brochures publicitaires toute incitation à l'achat de produits et de services que les banques ne vendent pas et d'y inclure obligatoirement les conditions exactes des prêts qu'offrent ces institutions. La moitié environ de l'émission du 4 février y passe. Information utile au consommateur? presque nulle. Je ne pense pas qu'il faille expliquer cet apparent gaspillage du temps d'antenne par une quelconque incompétence des responsables de cette émission. Si ce reportage ne se conforme pas au but que l'émission prétend poursuivre, celui de renseigner le consommateur, il remplit tout de même les deux fonctions clandestines du réseau commercial d'Etat: servir de porte-voix au gouvernement fédéral et flatter dans le sens du poil les commanditaires.

à l'ombre des commanditaires

Ce très curieux reportage sur le code d'éthique de la publicité bancaire montre que les responsables de la série n'ont pas peur de faire de la publicité gratuite pour certaines entreprises. Pendant que le directeur adjoint du marketing de la BCN explique en long et en large ce fameux code d'éthique, la caméra ne reste pas oisive: plusieurs plans d'ensemble de devantures des succursales de la BCN, gros plan sur la carte de crédit que vend cette institution bancaire.

Il n'y a pas de messages publicitaires payés dans la série **Consommateur Avertis**. Cette demie-heure d'in-

formation est quand même ponctuée de pauses, pendant lesquels la caméra, accompagnée d'une musique entraînant, caresse en travelling lent les produits sur les étagères. Le téléspectateur peut facilement identifier la marque des marchandises (dans l'émission du 18 février j'ai compté dans une seule séquence quatre gros plans de la lessive ABC et trois travellings le long des biscuits Peak Freans) et puisque les mêmes plans se répètent, ces séquences ressemblent étrangement à de véritables pauses publicitaires. Le réalisateur a sans doute raison de ponctuer l'émission afin de la rendre plus agréable à regarder. Pourquoi, cependant, ces pauses ne sont-elles pas conçues pour renforcer les informations pro-consommateurs?

Alors que les responsables de la série moussent, malgré eux, peut-être, des produits et des services offerts par certaines entreprises privées, ils font preuve d'une discrétion remarquable quand il s'agit de faire connaître le travail efficace qu'accomplissent dans le domaine de l'éducation du consommateur des organismes comme l'IPIC. La série puise pourtant abondamment dans les recherches de l'Institut pour la Promotion des Intérêts du Consommateur. Il y a un an le Directeur de l'IPIC a dû rappeler à la société Radio-Canada d'avoir au moins la décence élémentaire de mentionner à l'écran la collaboration de l'Institut (**Le Réveil...** Vol 4. no. 5)., La société d'Etat a remédié à sa manière à cet «oubli». Lors du récent reportage sur les formats, un sous-titre identifie la diététiste de l'IPIC alors que la caméra insiste plus souvent que d'habitude sur son visage en gros plan comme s'il s'agissait de faire connaître au téléspectateur la personne de Mlle Authier plutôt que son travail d'éducation du consommateur. Si Radio-Canada avait la liberté d'assumer une information complète et efficace dans le meilleur intérêt du consommateur, la série insisterait davantage sur les activités de l'IPIC qui a le mérite de diffuser sur le lieu même de l'achat une information précise préparée par des spécialistes. Au moment où le client étend le bras pour prendre une marchandise alléchante sur l'étagère, il voit la pancarte de l'IPIC qui lui donne des informations sur le produit ou qui le rappelle à une attitude critique face aux marchandises. Or, plusieurs séquences de **Consommateurs Avertis** sont tournées dans les Cooprix mais on évite soigneusement d'identifier cette chaîne coopérative. Compte tenu de la publicité gratuite dont protite la

BCN pour son code d'éthique pas mal bidon, cette pudeur à l'endroit des Cooprix et de l'IPIC ne peut que sembler bizarre. Le téléspectateur averti pense alors aux campagnes publicitaires que lancent sur les ondes les autres chaînes alimentaires et dont Radio-Canada tire sa part de bénéfiques.



propagande du gouvernement

Malgré ses prétentions à l'impartialité, Radio-Canada a l'objectif voilé non seulement par ses intérêts commerciaux (les commanditaires qu'il ne faut pas choquer) mais peut-être encore plus par les politiques du gouvernement fédéral. La série **Consommateur Avertis** accorde beaucoup de temps d'antenne aux divers organismes gouvernementaux. A l'occasion, l'animateur souligne avec une agressivité assez impressionnante l'insuffisance de leurs interventions. En dépit de ce spectacle d'autonomie, l'émission finit généralement par cautionner les politiques du gouvernement. Le

quatre février dernier il était question d'entreprises qui fraudent leur clientèle: des laiteries qui mettent de l'eau dans leur lait, des garagistes qui reculent le s odomètres des voitures d'occasion, des bouchers dont la livre pèse moins de seize onces. La loi prévoit pour ces délits des amendes symboliques (de 50 à 500 dollars), car, dans l'optique du gouvernement, c'est la mauvaise publicité qui doit punir les fraudeurs. Le rôle de l'émission consiste à rendre public sur les ondes le nom des entreprises condamnées pour fraude. Aussi l'animateur déclame-t-il solennellement la liste des 38 compagnies et marchands afin que le téléspectateur puisse cesser, s'il le veut bien, d'y apporter ses sous. Mais, puisqu'il s'agit surtout de petites entreprises, dont un tiers ne font même pas affaire au Québec, force nous est de constater que cette information sert surtout de caution à un régime qui préfère utiliser la persuasion et la dissuasion à l'égard de ses partenaires, les compagnies, alors qu'il n'hésite pas à punir de peines de prison et d'amendes astronomiques les syndiqués en grève illégale.

Depuis quelques semaines, la série **Consommateurs Avertis** se charge de mousser les mesures anti-inflation. Le quatre février, l'animateur interroge le président du comité anti-inflation du Gouvernement du Québec. Il ressort de l'entrevue que ce comité ne surveille ni les taxes, ni les prix des services du gouvernement. Les tarifs de l'Hydro-Québec lui échappent. Le comité contrôle les tarifs de la CTCUM (qui s'est servi copieusement juste avant la publication des mesures), des taxis et des autobus qui ne sont pas régis par la Commission des Transports. Quant aux loyers, le comité peut s'en occuper mais, comme le dit son président, «avec beaucoup de restrictions et de prudence». L'animateur se garde bien de relever les multiples restrictions qui amenuisent le contrôle des prix; cette entrevue est, en effet, un des rares chapitres de la série auquel il n'ajoute aucune conclusion, même "jésuitique" ou tautologique.

La longueur du reportage sur le code d'éthique des banques se comprend, en fin de compte, par rapport aux mesures anti-inflation. Le gouvernement oblige les salariés à se serrer la ceinture et les banques, pour leur part, renoncent à les inciter à la consommation, au moins dans la publicité imprimée. Reste inchangée la publicité diffusée sur les ondes, celle qui racolle la clientèle au crédit. L'émission tient un discours ambigu

à l'égard de cette initiative «poudre aux yeux» des banques. L'animateur se permet d'ironiser: "Sept banques ont décidé de se donner bonne conscience... Elles peuvent bien adoucir leur publicité, maintenant qu'elles ont accaparé la moitié du crédit du marché du Canada». Par ailleurs, les responsables de l'émission accordent un temps d'antenne important au porte-parole de la BCN pendant que la caméra insiste sur les devantures et la carte de crédit de cette institution bancaire. Un message assez clair se dégage pourtant de ce fouillis de séquences qui ne semblent rimer à rien: l'importance pour le consommateur, petit et moyen, de diminuer ses achats de biens et de services et d'avoir donc moins recours au crédit. Tout ce qui peut se rattacher de près ou de loin aux mesures anti-inflation semble occuper une place de choix à l'émission **Consommateurs Avertis**.

comme steinberg, radio-canada est de notre côté

La série **Consommateurs Avertis** souligne à propos des formats, des contrats et de la conversion au système métrique des divergences d'intérêt qui opposent le fabricant à l'acheteur. Toutefois, la société Radio-Canada tient un discours ambigu, contradictoire et idéologique sur la place qu'elle occupe et revendique dans ce conflit social. Dans la lettre qu'il a écrite au président de Radio-Canada, le directeur de l'IPIC invite la société d'Etat à prendre, au moins pendant les trente minutes de **Consommateurs Avertis**, une optique nettement pro-consommateur et de refuser tout temps d'antenne aux détaillants et manufacturiers, qui, de toutes façons, se payent déjà assez de publicité avec des fonds qu'ils récupèrent dans les poches du consommateur. Dans sa réponse, le Directeur de l'Information réitère le mythe de l'objectivité et de la sacro-sainte neutralité de l'information pour justifier le droit de réplique que Radio-Canada accorde aux marchands et fabricants dont les produits sont mis en cause.

Malgré ces prétentions à l'impartialité, la série adresse au consommateur un discours démagogique,

destiné à lui faire croire qu'elle se situe clairement de son côté. «...Le gouvernement en profite (de la conversion au système métrique) pour faire le ménage là-dedans (les formats) de façon à **nous** faciliter à **nous** les comparaisons de prix» — dit l'animateur pendant que la caméra se rapproche discrètement pour le cadrer en gros plan. Le «nous» revient systématiquement dans le commentaire de la série: «...il y a encore des gens qui se paient **notre** tête...on **nous** a toujours laissé croire...encore une fois j'ai bien peur que ça va être à **nous** de faire quelque chose...» (émission du quatre février). Ce «nous» fond dans une entité indifférenciée le sujet du discours et tous les téléspectateurs-consommateurs, quelle que soit la classe sociale à laquelle ils appartiennent.

Le jeu de caméra, la musique entraînante et les nombreux témoignages de consommateurs interrogés dans la rue et ailleurs contribuent, comme le discours de l'animateur, à diminuer le recul critique que le téléspectateur pourrait prendre face à l'émission. Il faut que l'émission soit divertissante et le plaisir exclut à Radio-Canada, comme dans toute la production culturelle que la société capitaliste offre aux masses, la recherche d'une connaissance des rapports sociaux. Les intérêts commerciaux, financiers, idéologiques qui sous-tendent le discours des émissions de la société Radio-Canada doivent être camouflés de toutes les façons possibles, que ce soit par les prétentions des cadres à l'impartialité de l'information où par ce «nous» racoleur et mystificateur de l'émission. L'important c'est que le téléconsommateur demeure passif devant son écran. On veut bien l'informer, mais on l'empêche de se transformer en téléspectateur critique et averti.

Dans la lettre que nous avons déjà citée, le Directeur de l'Information de la société Radio-Canada parle de son «sens aigu des responsabilités» et de reportages qui témoignent de toute «la rigueur et l'objectivité nécessaires». Il se garde bien de rappeler les instances auxquelles il se sent responsable et à quoi son objectivité est nécessaire. Voilà ce qui est occulté par le discours de Radio-Canada. Cette société mi-commerciale, mi-gouvernementale est traversée des mêmes contradictions que l'Etat qui se dit libéral. Derrière l'écran de la justice, de la démocratie, de la liberté de la presse et de l'impartialité des médias, agissent subtilement les forces du capital par le biais, entre autres, des groupes de pression, des caisses électorales

et plus directement sur les medias par leur statut de commanditaires (acheteurs d'autitoires, clients-qui-ont-toujours-raison). En bon chien de garde idéologique de la démocratie bourgeoise, la société Radio-Canada ne mord pas la main qui la nourrit.

André Morf

à propos des classes sociales en chine

Beaucoup se posent la question à savoir si la révolution pour une démocratie nouvelle de 1949 en Chine accompagnée d'une lente et profonde transformation des structures agraires (1949-1952 étant la période de démarrage), de l'implantation industrielle, de la Révolution culturelle (1966), aura entraîné la disparition des classes sociales propres aux modes de production antérieures au mode de production socialiste.

Je me propose ici de réunir quelques éléments d'information susceptibles de permettre un déblayage de cette question. Je n'ai pour ma part jamais voyagé en Chine; de plus, je suis intellectuellement formée dans le cadre de la rationalité occidentale, ce qui me prive à la fois de connaissances concrètes et d'outils méthodologiques pour rendre compte avec justesse du développement historique de la réalité sociale chinoise. Je dois donc, comme la plupart d'entre nous, me référer à des enquêtes et analyses produites soit par les Chinois eux-mêmes, soit par des occidentaux ayant voyagé et vécu en Chine, et de là tenter de traduire en risquant l'interprétation, la réalité sociale chinoise.

les classes sociales dans la chine d'avant 1949

C'est à un article écrit par Mao Tsé-Toung en 1926 que je me réfère pour situer brièvement les classes de la société chinoise. (1) Dans le processus révolutionnaire entrepris à cette époque, une question essentielle se posait, à savoir: **Comment distinguer nos vrais amis de nos vrais ennemis?** Mao distingue, dans son analyse de la Chine semi-coloniale et économiquement arriérée, plusieurs classes sociales:

(1) **La classe des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie compradore;** leurs intérêts de classe sont en complète contradiction avec les objectifs de la Révolution chinoise et vont du côté de l'impérialisme.

(2) **La moyenne bourgeoisie;** il s'agit surtout de la bourgeoisie nationale implantée dans les villes et les campagnes. Cette bourgeoisie est traversée d'une contradiction. Elle peut soutenir un mouvement révolutionnaire si celui-ci s'attaque à la bourgeoisie compradore (impérialiste), mais elle s'y opposera si ses intérêts propres sont menacés par le processus de transformation révolutionnaire de la société chinoise. Elle n'est pas une classe indépendante et son histoire est marquée de scissions inévitables: les uns se ralliant à la droite ou à la contre-révolution, les autres rejoignant les rangs de la gauche révolutionnaire.

(3) **La petite bourgeoisie;** elle comprend les paysans moyens (propriétaires), les propriétaires d'entreprises artisanales, les couches inférieures des intellectuels: étudiants, enseignants des écoles primaires et secondaires, les petits fonctionnaires, petits employés, petits avocats, petits commerçants. A l'intérieur de cette classe, Mao distingue trois groupes:

a) un premier groupe composé de gens qui ont une certaine aisance: une fois leur survie quotidienne assurée, ils disposent d'un excédent de revenus. Ils aspirent à gagner les rangs de la

1- Mao Tsé-Toung, «Analyse des classes dans la société chinoise» in **Ecrits choisis en trois volumes**, Tome I, Petite collection Maspero, pp. 5-17.

moyenne bourgeoisie et se méfient de la Révolution. Ils constituent l'aile droite de la petite bourgeoisie.

b) un second groupe composé de gens dont le revenu permet d'assurer, pour l'essentiel, la survie économique. Ils ont des espoirs de s'enrichir mais les conditions objectives d'exploitation et d'oppression dans lesquelles ils se trouvent constituent un blocage à leurs aspirations. Ils adoptent une position neutre: ni pour, ni contre la révolution. C'est le groupe numériquement le plus fort dans la petite bourgeoisie.

c) Un troisième groupe dont les conditions de vie se détériorent très rapidement. Ce groupe forme l'aile gauche de la petite bourgeoisie et se rallie politiquement aux forces révolutionnaires.

Concernant les positions politiques de cette classe, Mao fait la mise au point suivante: historiquement, en temps de guerre, il semble que cette classe dans son entier, et non seulement ses éléments de gauche, se rallie aux objectifs de la révolution. En Chine, ce fut le cas du mouvement paysan de diverses régions, du mouvement étudiant (30 mai 1925) et des commerçants qui embarquèrent dans la guerre anti-impérialiste.

(4) **Le semi-prolétariat** qui comprend la majorité des paysans-fermiers partiels (ce sont les paysans qui louent la terre); les paysans pauvres; les petits artisans; les commis; les marchands ambulants. Toutes ces catégories du semi-prolétariat sont très réceptives à la propagande révolutionnaire.

(5) **Le prolétariat** dont le nombre est très réduit à cause du retard du développement industriel en Chine. Les ouvriers se répartissent dans les cinq secteurs suivants: les chemins de fer, les mines, les transports maritimes, l'industrie textile et les chantiers navals.

Bien que minoritaire, le prolétariat constitue la force dirigeante du mouvement révolutionnaire en Chine. Se joignent au prolétariat, les dockers et les tireurs de pousse, les vidangeurs et les éboueurs, les salariés agricoles.

Il existe aussi certains groupes qui composent le **lumpenprolétariat**. Il s'agit des paysans qui ont perdu leur terre et des ouvriers artisanaux qui n'ont pas de travail. Le lumpenprolétariat ne

constitue pas de soi une force révolutionnaire et doit être amené sur ces positions.

Politiquement, Mao conclut de son analyse des classes sociales que **les ennemis du prolétariat** sont les militaristes, les bureaucrates, les compradores et les gros propriétaires fonciers auxquels sont alliés les impérialistes. **Les amis du prolétariat** se retrouvent parmi le semi-prolétariat et la petite bourgeoisie. La moyenne bourgeoisie tient une position oscillante entre la droite et la gauche et on ne peut la compter dans les rangs des révolutionnaires.



les classes sociales dans la chine communiste

En 1971, dans un entretien accordé par le premier ministre Chou En-lai à un sinologue et ami de la Chine populaire, William Hinton, la question des classes sociales dans la Chine révolutionnaire est abordée. (2) Il faut distinguer dans la question posée ici entre les classes ennemies du prolétariat, les classes amies du prolétariat et le prolétariat lui-même. Pour ce qui est des

classes ennemies du prolétariat, il faut d'abord resituer **les ex-grands propriétaires terriens**. Ils constituaient en 1971, environ 7% de la population rurale, soit 40 millions de personnes dans un ensemble de 600 millions. La réforme agraire ayant eu lieu, il y a environ vingt-cinq ans, ceci explique que nous retrouvions encore dans les années '70 dans plusieurs régions de la Chine, des anciens propriétaires terriens et riches paysans. Ils ne détiennent plus aucun pouvoir politique mais constituent encore une force réactionnaire contre laquelle le peuple doit lutter.

Pour ce qui est des villes, la place occupée par les classes sociales **avant la Révolution culturelle** est beaucoup plus claire. **La bourgeoisie** persiste encore. Avant la Révolution culturelle, elle possédait et opérait à profit diverses entreprises. A ce sujet, Chou En-Lai rapporte que l'Etat chinois avait adopté une politique particulière pour la période de transition allant de 1949 à 1955, visant à la transformation de la bourgeoisie. A la fin de l'année '55 et au printemps '56, les membres de la bourgeoisie se sont intégrés à la société socialiste: certains laissèrent leurs entreprises et les transformèrent en entreprises publiques, d'autres en firent des entreprises semi-privées / semi-publiques, et enfin d'autres adoptèrent la formule des coopératives comme ce fut le cas pour le secteur de l'artisanat. Au moment du passage à la propriété socialiste, un intérêt a été payé aux capitalistes, intérêt calculé sur la valeur estimée de leurs propriétés. Et Chou-En-Lai de préciser à ce sujet: «le prolétariat n'est pas enclin à sur-évaluer la propriété de la bourgeoisie. A cette époque, nous avons estimé la valeur du capital possédé par les propriétaires individuels à un total de 2 milliards, 200 millions yuans ou 900 millions de dollars U.S. Nous avons payé annuellement aux propriétaires un intérêt de 5% soit 45 millions de dollars; nous avons renouvelé ce paiement pendant dix ans, de 1956 à 1966 soit jusqu'à la première année de la Révolution culturelle. La bourgeoisie a donc récupéré la moitié de ce qu'elle avait investi. Plusieurs capitalistes ont refusé de se faire payer un intérêt. Lorsque la Révolution culturelle a commencé, les masses n'ont pas permis aux banques de continuer à

2- «Premier Chou talks to William Hinton about classes and customs in Chinese society» in **New China**, Spring 1975, pp. 10-14.

payer un intérêt sur le capital privé. La bourgeoisie n'a pas osé le demander et les paiements se sont arrêtés. Cependant, ces gens constituent la classe bourgeoise et leur nombre est encore important. Nous l'estimons à 10 millions de personnes, y compris les membres de leurs familles.»

La petite bourgeoisie: si nous prenons l'exemple des paysans moyens pendant la période de la réforme agraire, ils n'ont pas cédé leurs terres tout de suite, ils ont continué à y travailler et ce n'est que plus tard qu'ils sont devenus membres de communes. Même les paysans pauvres possèdent encore une idéologie petite bourgeoise. Beaucoup de familles paysannes, tout en joignant les coopératives et les communes, ont conservé un bout de terre pour elles-mêmes. Encore aujourd'hui (en 1971), dans beaucoup de régions la petite propriété privée continue à exister. Et Chou En-Lai de préciser à ce sujet: «Les brigades qui n'ont pas de terres privées sont une minorité et elles sont socialement avancées. Cependant, nous ne sommes pas dans la même situation que l'Union Soviétique où la production agricole est concentrée sur des parcelles de terre encore propriété privée des familles paysannes. Les paysans russes dépensent peu de leurs énergies sur leurs terres collectives et ils passent beaucoup plus de temps sur leurs propres terres. Sans suivre l'exemple soviétique (où les paysans passent plus de temps de travail sur leurs propres terres que sur les terres collectives), nous croyons qu'il est nécessaire de tolérer la propriété privée de parcelles de terre afin de stimuler l'initiative et l'enthousiasme des paysans. De cette manière, ceux-ci peuvent s'assurer d'un petit revenu supplémentaire et d'une variété dans leur diète alimentaire. Nous faisons l'élevage de porcs collectivement mais des individus peuvent aussi le faire pour eux-mêmes. Nous permettons les marchés libres mais certains produits comme le grain, le coton et d'autres produits de base ne peuvent y être vendus. Ces marchés libres sont supervisés par l'Etat. Je veux insister sur le fait que dans les campagnes la pensée petite-bourgeoise existe encore sur une large échelle. D'un point de vue marxiste, la petite bourgeoisie appartient à la bourgeoisie et non au prolétariat. Ainsi, dans les villes, les marchands et les boutiquiers ont transformé leurs entreprises en coopératives, mais il en existe encore beaucoup parmi eux qui achètent des marchandises dans les entreprises de l'Etat à des prix de gros et qui revendent ces mêmes

marchandises sur le marché public à des prix de détail. Il existe encore des auberges, des restaurants et des magasins qui sont propriété familiale.»

La petite bourgeoisie est encore numériquement importante en Chine alors que le **prolétariat** demeure encore peu développé. En 1971, le nombre de travailleurs industriels est évalué à 30 millions. Les autres travailleurs salariés, tels les enseignants, les médecins et les employés de bureau, comptent pour 20 millions. La classe ouvrière est donc numériquement faible en Chine. Si l'on compte aussi les familles des ouvriers, alors le chiffre augmente. L'estimation de la population urbaine est de 100 millions et celle de la population rurale est de 600 millions.

Ce qui ressort de l'analyse des classes sociales faites par Chou En-Lai, c'est que dans la Chine communiste il existe encore des classes. Là-dessus, il conclut: «Si je me réfère aux données objectives sur les classes en Chine, il est évident qu'en ce qui a trait à l'idéologie, celle de la classe prolétarienne est minoritaire. La minorité dirige la majorité. Mais si nous nous référons aux alliances de classes, la situation n'est plus la même: nous avons une majorité d'ouvriers et de paysans dirigeant une minorité d'anciens exploités. A l'intérieur de cette alliance d'ouvriers et de paysans, la pensée prolétarienne n'est pas universelle. L'idéologie petite-bourgeoise est très présente. Nous devons retenir les deux aspects suivants:

1. La Chine est une société socialiste. Nous avons établi un système socialiste fondé sur deux types de propriété: publique et collective. De ce point de vue, nous pouvons dire que cette société est une société de paysans et d'ouvriers, que c'est une société socialiste. **Les paysans et les ouvriers représentent la majorité commandant une minorité d'anciens exploités.**

2. La classe ouvrière doit être la classe dirigeante de cette société. Le prolétariat doit prédominer à l'intérieur de cette majorité. La tâche de direction est donc assumée par les ouvriers, classe minoritaire par rapport à la majorité composée surtout de paysans.

Dans la Chine actuelle, il existe des classes sociales, des contradictions de classes et la lutte des classes continue. Selon Chou En-Lai, les anciens exploités existent toujours et constituent un danger politique pour la classe ouvrière et la petite bourgeoisie;

il y a aussi un risque que la bourgeoisie se reconstitue sur la base des directeurs d'usine, des ingénieurs et autres cadres si ceux-ci cumulent et consolident un ensemble de privilèges spéciaux rattachés à la place qu'ils occupent dans les rapports sociaux de production. Les anciennes formes idéologiques de pensée et de vie quotidienne persistent et constituent un blocage à la percée de l'idéologie révolutionnaire et d'une organisation matérielle de la vie sociale qui y corresponde.



quelques questions pour réflexion et discussion

Les informations que je viens de présenter sur les classes sociales en Chine avant et après la Révolution communiste me permettent d'élaborer un certain nombre de constatations, de formuler quelques questions et de comprendre certains points fondamentaux de la lutte des classes dans toute société. Il y a donc un double intérêt à étudier cette question des classes en Chine: non seulement faut-il connaître et comprendre le processus de transformation révolutionnaire du pays le plus important en terme de population sur le globe, mais aussi est-il essentiel de tirer de cette

étude, de cette connaissance, les éléments pertinents nous permettant de comprendre notre propre dynamique historique, de déceler les forces sociales qui y sont principales et secondaires pour mieux situer la lutte révolutionnaire et en définir tactique et stratégie. Il ne s'agit pas de faire de la Chine un modèle tel qu'entendu par la philosophie idéaliste et qui conduirait à une application mécaniste et stérile des mots d'ordre du peuple chinois, mais de tirer de l'histoire du peuple chinois ce qui permet de comprendre celle du peuple canadien et québécois et d'accélérer sa mobilisation pour une lutte organisée contre la bourgeoisie canadienne et l'impérialisme nord-américain.

L'histoire de la Chine depuis cinquante ans surtout nous permet de comprendre un point central trop souvent négligé ou mal interprété à savoir qu'une révolution socialiste n'entraîne pas la disparition immédiate des classes sociales de l'ancien mode de production. Ce qui est renversé c'est le rapport de classes: les classes anciennement dominantes au niveau économique, politique et idéologique, sont renversées par les classes dominées qui deviennent à leur tour dominantes. Cependant, le renversement de la classe dominante ne veut pas dire extermination de la classe et conséquemment les éléments composants des ex-classes dominantes peuvent continuer à jouer un rôle idéologique important au sein de la classe ouvrière et parmi les paysans (dans le cas de la Chine). Il faut donc qu'une fois au pouvoir, la classe ouvrière continue sa lutte contre la classe bourgeoise et qu'elle soit d'une vigilance permanente pour s'assurer de l'élimination complète de cette classe, non seulement dans la production économique mais aussi dans la détention du pouvoir politique et la diffusion des idéologies qui sont siennes. Ce qu'il faut donc comprendre ici, c'est que la lutte des classes doit se faire à tous les niveaux qui articulent une société et que l'arrivée au pouvoir de la classe ouvrière ne veut pas dire automatiquement élimination de toutes interventions sur la scène politique et idéologique des ex-classes dominantes. Celles-ci tentent par tous les moyens de reconquérir les pouvoirs perdus et d'organiser la contre-révolution. La classe ouvrière a donc une lourde tâche dans cette période historique de prise de pouvoir: elle doit en même temps organiser le développement du pays sur une base socialiste en direction du communisme et consolider son pouvoir par la lutte contre les anciennes forces

dominantes.

Un dernier point qu'il me faut faire ressortir à partir de la réalité sociale chinoise ici étudiée c'est celui qui concerne la direction révolutionnaire en société socialiste, c'est-à-dire la dictature du prolétariat. Si l'on se réfère à la situation concrète des classes sociales en Chine, il nous est permis de démontrer que la dictature du prolétariat ne renvoie pas nécessairement à la détention et à l'exercice du pouvoir par les larges masses. En Chine, comme je l'ai écrit précédemment, la classe ouvrière est composée de 30 millions de travailleurs industriels sur une population de 700 millions. Numériquement faible, la classe ouvrière n'en est pas moins la classe révolutionnaire, la classe qui assume les tâches de direction politique de la société. Il y a ici une question délicate qui se pose sur laquelle je me propose de travailler dans une prochaine chronique: comment définir les enjeux politiques dans une société socialiste en développement dynamique vers le communisme, où d'une part, la classe ouvrière qui détient le pouvoir politique par le contrôle de l'Etat et de son appareil, représente numériquement une proportion faible des travailleurs de la production (dans le cas qui nous intéresse la majorité des travailleurs sont agricoles) et où d'autre part, les ex-classes dominantes tentent toujours de reconquérir le pouvoir? Comment dans ces conditions s'assurer des moyens nécessaires à la réalisation des objectifs du communisme qui sont entre autres: la disparition des classes sociales, l'élimination de la division sociale du travail, l'extermination de l'Etat comme instrument politique de classe, et la construction d'une société égalitaire disposant des moyens nécessaires au plein développement physique et intellectuel de tous ses membres?

Il est nécessaire, je crois, de réfléchir à ces questions dès maintenant même si au Québec et au Canada nous ne sommes pas encore à l'aube d'une société socialiste; car je demeure persuadée que le travail de destruction du capitalisme doit s'accompagner d'un travail de construction du socialisme et du communisme; c'est un travail à faire maintenant et qui ne peut attendre les lendemains de la révolution prolétarienne. Nous devons savoir tirer les leçons de l'histoire du socialisme et du communisme dans le monde pour la construction d'un communisme canadien et québécois qui tienne compte des luttes du mouvement ouvrier international.

Céli ne Saint-Pierre

le théâtre du 1er mai

Une troupe d'agitation-propagande composée de douze personnes qui travaillent ensemble depuis trois ans. Leurs spectacles visent à stimuler les travailleurs dans leurs luttes en leur rappelant certaines notions historiques, économiques et politiques.

Le dernier spectacle du **Théâtre du 1er mai** porte sur l'inflation. Le contenu du spectacle peut se résumer ainsi : dans la première partie, des "spécialistes" font une analyse faussée sur les causes de l'inflation, suivie d'une description des effets réels sur les consommateurs (baisse du pouvoir d'achat, détérioration des conditions de vie, etc.). La deuxième partie pose les questions suivantes : Qui produit les biens de consommation ? Qui accapare la production ? Quel est le rôle de l'Etat dans ce grand jeu de Monopoly ? La troisième partie concerne

les luttes ouvrières du passé qui ont permis d'améliorer les conditions d'existence des travailleurs et de développer leur conscience de classe. Elle porte également sur la répression de l'Etat et l'encarcement des revendications ouvrières par le biais des lois (le contrôle de l'Etat sur les règles du jeu) et de la limite des luttes purement économiques.

Le **Théâtre du 1er Mai** est disponible le soir et les fins de semaine. Il donne des représentations n'importe où, (dans des salles de réunion, cafétéria, etc.) une salle de spectacle traditionnelle n'étant pas nécessaire. Les groupes qui seraient intéressés à donner à leurs membres une information politique et susciter une discussion autour de la question de l'inflation peuvent retenir les services du **Théâtre du 1er Mai** en communiquant aux numéros de téléphone suivants : 527-0771 et 525-3698.

T.A.

Jeu, nouveaux cahiers de théâtre



“JEU naît d'un manque: le babil complaisant des potineurs culturels, le pointillisme et la fragilité du chroniqueur de presse, le vieux régime de la production théâtrale institutionnalisée masquent une mouvance qu'il y a lieu de signaler et de relayer.”

Voilà les motivations de la création de ces nouveaux cahiers de théâtre. Le premier numéro vient de paraître aux Editions Quinze.

“Sans céder au terrorisme critique qui voudrait ramener

toute activité (théâtrale) à un monopole idéologique qu'on dénonce avec raison chez les dominants, sans par ailleurs souscrire à un pluralisme aveugle ou opportuniste, JEU entend surtout informer, décrire, (re) produire le processus pratique-théorie-pratique et chercher des alternatives aux clichés, ce trop-plein, qui bloquent l'aisance collective et individuelle.”

Ce premier numéro traite de questions diverses concernant à la fois l'organisation théâtrale, les rapports théâtre / société, l'analyse de certaines productions, le compte rendu de rencontres avec des gens de théâtre et plusieurs informations utiles. Cette revue ne manquera pas de combler un vide dans la vie théâtrale québécoise. Reste à voir si la méfiance des chroniqueurs vis-à-vis un “monopole idéologique” ne servira pas objectivement l'idéologie dominante.

JEU se propose de paraître trois fois l'an: automne / hiver / printemps. Toute correspondance et toute demande d'abonnement doivent être adressées à:

JEU
Case postale 1600
Succursale E
Montréal H 2T 3 V1.

T.A.

le p.c.f. et la dictature du prolétariat

Lors de son 22ème congrès, qui s'est tenu récemment à Saint-Ouen, le P.C.F. a extirpé de ses statuts la référence à la dictature du prolétariat. Le Parti revisait donc un des points fondamentaux du léninisme et manifestait ainsi clairement son "révisionnisme". On peut lire sur ce "congrès historique" un article de Richard Leonard, "Behind the French CP's congress", paru dans **The Guardian**, march 3, p. 13. Mais là, comme ailleurs, on n'explique pas comment ce révisionnisme du parti communiste s'articule à la dialectique parti / classe ouvrière, quelle que soit, par ailleurs, l'importance qu'on accorde à l'un des termes par rapport à l'autre (Lénine du **Que faire?** mettait l'accent sur le parti, Luxembourg, sur la classe ouvrière tandis que Gramsci tenait une position médiane entre ces deux extrêmes). Car on ne peut expliquer le révisionnisme du P.C.F. sans tenir compte des liens organiques qui le lient à la classe ouvrière française. Depuis et après la scission Chine / U.R.S.S., ce 22ème congrès du P.C.F. constitue un événement majeur dans l'histoire du mouvement communiste international. On n'a pas fini

de tirer les implications politiques de l'un comme de l'autre.

J.-M. P.

dansereau et le parti communiste canadien

Plusieurs l'ont compris: on ne peut vraiment se poser la question d'un parti communiste de masse, d'un Parti révolutionnaire, sans étudier, analyser et connaître l'histoire du Parti communiste canadien. Cette compréhension nouvelle explique en grande partie l'engouement actuel de chercheurs pour l'histoire du P.C.C. et le nombre relativement important d'articles qui lui ont été dernièrement consacrés.

Ainsi on peut lire dans le bulletin no 2.3 (octobre-novembre 1975) de la RCHTQ un texte de Bernard Dansereau: "Inventaire préliminaire des documents relatifs au mouvement communiste du Canada", pp. 26-34. Cet inventaire bibliographique comporte deux parties: a) les études (thèses publiées et inédites, études académiques, études "politiques" provenant du P.C.C. et de groupes

progressistes autres que le P.C.C., biographies, bibliographies, mémoires et documents); b) liste des journaux du P.C.C., des journaux québécois liés au P.C.C. ou en lutte contre lui et, enfin, des journaux d'organisations de masse reliées au P.C.C.

On peut aussi lire du même Dansereau, membre du groupe de recherche sur les mouvements politiques ouvriers (M.O.P.) de l'UQAM, "La période d'édification du P.C. canadien (1921-1929), paru dans le **Bulletin Populaire**, vol. 3, no 2, (12 février au 24 février 1976): 11-22

mentionnons que pour la somme de \$4.00, on peut s'abonner au bulletin de la RCHTQ (Regroupement de Chercheurs en Histoire des Travailleurs Québécois) en décrivant à J.-D. Thwaites, RCHTQ, Rimouski, P.Q.. Le bulletin, qui paraît trois fois l'an, publie des articles sur la documentation et sur les recherches en cours concernant le mouvement ouvrier québécois.

J.-M. P

besoins et pratique politique

Les lecteurs intéressés par le débat que nous menons sur le lien entre désirs / besoins et analyse / pratique

politique peuvent lire un mini-débat intervenu sur le même sujet entre, d'une part, Rick Wolff et, d'autre part, Samuel Bowles et Herbert Gintis dans **Monthly Review**, vol. 27, no 9 (february 1976): 58-64.

J.-M. P.

le p.c.c., les sociaux démocrates et le syndicalisme américain

Irving Martin Abella analyse, du point de vue de la "neutralité universitaire", les rapports intervenus, de 1935 à 1956, entre le P.C.C., la C.I.O. et le Canadian Congress of Labour dans un livre intitulé **Nationalism, Communism and Canadian Labour** et publié, en 1973, par University of Toronto Press. Ce livre est intéressant dans la mesure où il procure une foule de données sur un sujet peu connu.

Ainsi on apprend, faits à l'appui, que la pénétration du syndicalisme américain au Canada - Particulièrement celui de la C.I.O. — a été organisée et financée par des travailleurs canadiens et que, dans ce processus, le P.C.C., après avoir dissout le Worker's Unity League, a joué un rôle important, sinon

prédominant. (Le P.C.C. ne semble d'ailleurs pas avoir toujours vu de façon claire et cohérente les implications de la main-mise, dans divers secteurs, de l'impérialisme américain sur le Canada).

On apprend aussi comment les sociaux-démocrates — sous la direction de Millard des Métallos et avec l'aide de David Lewis, ce futur leader du N.P.D. — ont balayé les communistes du mouvement syndical.

Appuyés évidemment par des représentants de la bourgeoisie canadienne et de l'impérialisme américain, ils ont réussi à isoler les communistes en les excluant du Canadian Congress of Labour, de certaines unions puissantes et en leur enlevant la direction de la Fédération des travailleurs de la Colombie-Britannique. Abella montre que ce nettoyage, effectué au nom de la démocratie, s'est réalisé à l'aide de moyens très peu démocratiques...

Ainsi, vers la fin de la guerre froide, on en arrive à la situation suivante: le syndicalisme canadien est non seulement sous la coupe d'**anti-communistes**, mais aussi sous la coupe des **unions américaines**. Cette situation, faut-il le répéter, n'a pas sensiblement changé.

J.-M. P.

qui dit mieux?

Pascal Bruckner dans son **Fourier** ("Ecrivains de toujours", Seuil) s'amuse dans le désordre de ses maîtres: Deleuze et Lyotard. Deux citations vont suffire pour montrer le message de qui s'évertue à répéter que Fourier "ne délivre aucun message, ne détient nulle vérité, n'apporte aucune révélation (p. 30)".

1. "On présente volontiers aujourd'hui les ouvriers comme une classe dévalorisée et souffrante, en quête de sa propre dignité; il serait temps de penser le prolétariat comme élément passionnel, cupide et insoumis, avide de jouissances et d'appropriation immédiate, à tous les égards indigne, aussi bien aux yeux des bourgeois que des bureaucrates socialistes (p. 163)."

2. "(...) devenez des êtres de transition, de passage, soyez la dissolution plutôt que le lien, passez rapidement d'un être à un autre, d'une position à une autre, changez le monde toutes les deux ou trois heures, soyez le sourire sans chat plutôt que le chat sans sourire, que chacun de vos actes demeure aléatoire, indécidable, flottant, en toute chose favorisez l'ambivalence car l'Utopie n'est pas un message (p.

177).”

Comme quoi la bêtise des petits-bourgeois est parfois sans fond! Ils aiment tellement la révolution qu'ils désirent changer le monde à toutes les deux heures: qui dit mieux?

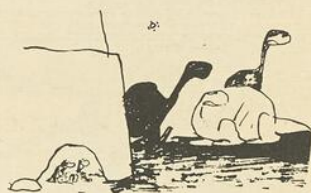
Ph. H.

«un colloque sur l'école en mai prochain»

Un colloque ayant pour thème général “Pour une école démocratique” est actuellement en préparation et il se tiendra les 14, 15 et 19 mai, les questions abordées seront celles de la professionnalité et de la langue à l'école, du financement démocratique de l'éducation, de la gestion démocratique interne de la vie scolaire, de l'accessibilité à l'école à tous les niveaux, de la critique du Rapport Nadeau et de la Réforme Després, des objectifs de l'enseignement universitaire et de la recherche. L'Alliance des professeurs de Montréal, la C.E.Q., la F.N.E.Q., l'A.N.E.Q., l'Institut canadien d'éducation des adultes, la F.T.Q., des associations de parents, le Rassemblement

d'Hochelaga-Maisonneuve et encore d'autres groupes se sont joints déjà à la préparation de ce colloque. C'est au CEGEP de Rosemont que ce colloque se tiendra tout probablement

politique hebdo



avec des contributions exclusives de
● G. Papetta, du P.C. ● Rossana Rossanda, du P.D.U.P. ● S. Sanchez
Martero, du P.C. ● Lucien, délégué du P.C.E. au XX^e Congrès
du P.C.T.S. ● Jacques ● Maurice Kropotkin ● Jean
Proulx ● Phil ● Yves ● Hélène Parnelin ●

Politique hebdo est, à mon avis, l'hebdomadaire le plus stimulant que l'on puisse actuellement se procurer. Ainsi, dans son numéro 213 (11-17 mars 1976), on peut lire un excellent dossier concernant les effets du XX^e Congrès du P.C.U.S. (1956) sur les Partis communistes occidentaux. Ce dossier, bien étoffé, démontre, encore une fois, qu'on ne peut espérer trouver des solutions aux problèmes

politiques contemporains dans un retour à la conception stalinienne du marxisme et du léninisme.

J.-M. P.

unité ouvrière

Unité ouvrière, journal des travailleurs et travailleuses de l'est de Montréal, publié sous l'initiative d'un groupe de syndicats C.S.N.

C'est de la rencontre de dizaines de militants syndicaux venant de différents milieux de travail qu'est née l'idée de ce bulletin de liaison. Il entend communiquer des informations sur les différents aspects des luttes que mènent la classe ouvrière et les masses populaires. La permanence du travail de réalisation de ce journal sera assurée par un comité de rédaction élu par les représentants des syndicats de l'est de Montréal.

Le premier numéro (février 1976) met de l'avant les objectifs suivants: "1.

anti-capitalisme: montrer que les travailleurs ont des intérêts en tant que classe et que ces intérêts sont opposés et irréconciliables avec ceux de la bourgeoisie; 2. **pour l'unité et la solidarité**: montrer que nous avons les mêmes intérêts

fondamentaux et que notre unité constitue notre force; 3. **pour la solidarité avec les peuples en lutte**: montrer que les intérêts de la classe ouvrière et du peuple canadien sont intimement liés aux peuples du monde particulièrement contre l'impérialisme des deux superpuissances (U.S.A., U.R.S.S.); 4. **contre l'oppression des femmes**: montrer que la bourgeoisie tire profit à entretenir la division entre les hommes et les femmes en appliquant, par exemple, une politique générale de discrimination envers les femmes au niveau des salaires et des conditions de travail; 5. **contre l'oppression nationale**: dénoncer toute forme d'oppression économique, politique et culturelle contre la nation québécoise."

Le comité de rédaction invite les travailleurs à prendre le crayon. L'adresse: L'unité ouvrière, 3939 Ontario est, Montréal; téléphone: 524-1262, 253-2181 poste 63.

Le journal (le deuxième numéro sortira bientôt) est distribué dans les milieux de travail et au cégep de Maisonneuve, 3800 rue Sherbrooke est.

R.J.

nous faire?

Marxisme-léninisme
et
psychanalyse

Cahier Yenan n° 1



François Maspero

Celles et ceux qui dérivent dans le désir peu importe comment il s'énonce (anarchisme) ou encore où importe seulement le comment il s'énonce (formalisme) auraient intérêt à lire **Marxisme-léninisme et psychanalyse** (Cahier Yenan no 1, François Maspero); il y a dans les quatre essais de ce livre des critiques pertinentes sur les limites de la psychanalyse lacanienne et sur les dérives des courants deleuzien et telquellien. Il faudrait faire attention en lisant ce livre à n'en pas extraire des propositions hors de leur contexte. Par exemple: «la «question du

sujet», c'est la question de la révolution et rien d'autre. Mais c'est cette question masquée et déplacée, dans une philosophie du Désir et du Discours qui vient à la **place** d'une pensée de l'histoire et de la lutte des classes. Et ce déplacement a une portée très précise: il substitue un point de vue bourgeois à un point de vue prolétarien, un point de vue idéaliste à un point de vue matérialiste, un point de vue de droite à un point de vue de gauche (p. 121).»; cette citation tirée hors de son contexte prend une portée réactionnaire en renvoyant la psychanalyse à un point de vue bourgeois, idéaliste, de droite, mais resituée dans son contexte, à savoir l'analyse du stalinisme, elle est valable: en effet si on peut reprocher à la psychanalyse lacanienne d'oublier l'histoire (lire: R. Castel, **le Psychanalysme**, François Maspero), étendre les termes psychanalytiques propres à analyser l'histoire individuelle à l'histoire universelle n'est qu'une autre façon d'occulter l'histoire et les analyses politiques qui en rendraient compte. Ce qu'il faut avoir constamment à l'esprit en lisant ces essais c'est la «Dialectique (...) du ralliement révolutionnaire (...) et des formations de la subjectivité désirante (p. 37).» et «la réduction que comporterait toute tentative

de ramener à l'histoire ce qui agite l'individu (p. 98)» non pas parce que l'histoire ne devrait pas dominer mais parce que dans notre conjoncture actuelle «de l'histoire, l'individu ne sait que père et mère (p. 110).»; autrement on ne fait que renvoyer les intellectuels petits-bourgeois, comme tend à le faire B. Sichére, à la mort de leur discours, de leur scène («théâtre de la parole et de l'écoute» p. 112): ce qui l'amène à conclure: «Il faut savoir, historiquement, se taire (p. 151).»

Ce que nous avons à faire en tant qu'intellectuels petits-bourgeois n'est pas de nous taire mais de parler d'une façon de plus en plus critique en articulant notre discours (notre plaisir à baigner dans notre spécialité) à la lutte révolutionnaire pour la dictature du prolétariat. Pas le silence mais un travail de propagande.

Ph. H.

le groupe d'intervention vidéo

«Le Groupe Intervention Vidéo, formé au printemps

1975, a pour objectif de rendre accessible et de diffuser le plus largement possible les productions vidéographiques progressistes réalisées au Québec. Ces documents appellent nécessairement un mode de diffusion tout à fait différent de celui qu'on connaît généralement (style «ciné-club») et demandent donc à être utilisés dans des cadres particuliers. Ces vidéogrammes, pour la plupart, ont été réalisés pour soutenir et populariser les luttes ouvrières et populaires du Québec. Ces documents peuvent donc servir comme outils de travail, d'analyse ou de formation pour les groupes engagés dans des luttes contre l'exploitation des travailleurs.»

C'est ainsi que le G.I.V. présente son travail dans la préface de son catalogue des vidéos qu'il met à la disposition gratuitement des groupes qui en font la demande. Le G.I.V. se réserve néanmoins un droit de regard sur le mode d'utilisation de ses bandes. Pour obtenir le catalogue ou prendre d'autres renseignements, téléphoner entre 10.00 heures et 16.00 heures le lundi, mercredi ou vendredi au numéro 845-1250.

A.M.

formule d'abonnement

Nom.....

Adresse.....

.....tél.:.....

A partir du numéro.....

Date.....Signature.....

**Abonnement d'un an (douze numéros)
individu, \$20.00; institution, \$25.00; abonnement de
soutien, \$40.00 et plus.**

Veuillez expédier votre chèque ou mandat à l'ordre de:
CHRONIQUES, case postale 747, succursale "N", Montréal,
Qué.

Tous les numéros antérieurs sont disponibles. Ecrire à :
Chroniques, C.P. 747, Succ. N. Montréal.

chroniques

Case Postale 747, Succ. N, Montréal.

Collectif de production: Thérèse Arbic, Madeleine Gagnon,
Philippe Haeck, Réjean Jacques, Jocelyne Lefebvre, André Molin,
Jean-Marc Piotte, Céline Saint-Pierre, Marcel Saint-Pierre. Secré-
taire à la rédaction: Philippe Haeck.

Courrier de la deuxième classe: Enregistrement no 3451. Dépôt
légal à la bibliothèque nationale du Québec. Couverture: Madeleine
Leclerc. Maquette intérieure: Roger Des Roches. Composition:
Agence de presse libre du Québec. Impression: Journal Officiel
Chroniques jouit d'une subvention du Conseil des Arts du Canada

.....
.....
.....
.....

de

si:
réal.

re à

égiti
la M
Serr

D
M
S
P
A

Prix: \$2.00



«La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin» (Friedrich Engels, L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat).